

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Les bas-fonds de Marseille



(Photo Hougglus)

... "Autour de ces femmes, dans cette étrange Cour des Grâces, des enfants faisaient des rondes".

(Lire pages 12 et 13, la grande enquête de Henri Danjou)

SILENCE COUPABLE

Le mystère du cercueil de toile, qu'examinait la semaine dernière notre collaborateur Henri Danjou, présente un intérêt supérieur, parce qu'il fournit la matière de réflexions graves.

Ainsi, tandis que dans l'ombre, les policiers tâtonnent, cherchant à arracher à l'eau sanglante son secret, des témoins font des déclarations : les uns donnent des détails précis, qui ne peuvent être d'aucune utilité ; ils ne s'agitent que pour faire parler d'eux, poussés par le désir de voir leur nom et peut-être leur photographie « dans le journal » ; les autres, au contraire, apportent des renseignements précis, d'une importance capitale.

Une personne digne de foi a déclaré qu'elle avait entendu une nuit, au début de juillet, les cris de désespoir d'une femme qui suppliait son agresseur de ne pas la tuer. Peu à peu, les cris étaient devenus plus sourds, plus angoissés jusqu'au moment où ils cessèrent tout à fait : le couteau de l'assassin avait fait son œuvre. L'endroit d'où provenaient ces appels désespérés correspondait au lieu du crime, d'après les résultats actuels de l'enquête.

Ce témoignage essentiel a été confirmé par d'autres témoignages fournis par plusieurs personnes, pour la plupart des commerçants, « qui ne désirent pas être nommés ». L'une d'elles a même précisé à un de nos confrères « que les cris poussés cette nuit-là par une femme inconnue étaient si effrayants qu'elle s'était cachée sous les draps... »

En résumé, il ne peut s'agir ici d'un phénomène d'hallucination collective. Le fait est certain : à une époque qui correspond exactement à celle du drame, une femme, menacée d'un danger redoutable et imminent, a crié, elle a demandé du secours.

Une question, alors, se pose immédiatement : pourquoi tous les riverains, qui ont entendu les cris de la malheureuse, n'ont-ils pas aussitôt averti la police ? Pourquoi ont-ils attendu un mois et demi pour faire leur témoignage ? Le temps est un élément primordial dans une enquête judiciaire : vingt-quatre heures d'avance peuvent assurer le succès des policiers ou l'impunité du malfaiteur. Une semaine de retard, et l'enquête devient beaucoup plus difficile... Un mois de retard, et les preuves s'estompent, les indices disparaissent, les vérifications sont souvent impossibles à effectuer.

Nous touchons ici au véritable « point névralgique » de notre sujet, au problème inquiétant de la responsabilité morale des témoins silencieux, de ceux qui savent quelque chose et qui, par veulerie, paresse, crainte, timidité ne font pas connaître à la justice les faits qui la serviraient grandement...

Il est grave de constater que des gens honorables se font inconsciemment les complices du criminel en se taisant, alors qu'ils devraient parler.

Pourquoi se taisent-ils ? Ils n'aiment pas les « histoires »... que redoutent-ils ? Ils ne peuvent craindre une vengeance ; ils n'ont évidemment pas partie liée avec le coupable ; ils ne peuvent redouter une « vendetta »... ils sont libres... ils doivent parler...

Sans doute, mais à l'inverse de ceux qu'agite le désir d'une « publicité » de mauvais aloi, ils se terrent, un peu par respect humain... Ils craignent d'être en lutte aux moqueries, aux sourires des imbéciles, de leurs voisins...

Et puis, il faut le dire parce que c'est sans doute la raison principale d'une attitude si généralisée et si néfaste, ils ont peut-être aussi peur de la police... Ils ont entendu dire, autour d'eux,

par des sots, que lorsqu'on va dans les bureaux du quai des Orfèvres, on ne sait jamais si on en sortira, ni comment on en sortira...

Alors, vous comprenez, pas d'histoires ! on se tait... que la police fasse son métier ; elle a été créée pour cela ; elle est payée pour cela... Pourquoi, en vérité, exigerait-elle des collaborateurs bénévoles, qui lui « mâcheraient la besogne », et lui permettraient — la piste étant trouvée — de recueillir des lauriers immérités ?

Tel est le raisonnement qui domine dans les cervelles ; raisonnement stupide, criminel dans la mesure où il est un secours pour le crime, où il entrave l'œuvre de justice, où, sous prétexte de ne pas lui venir en aide, il la contrecarre, en ne lui permettant pas de poursuivre ses investigations dans la bonne voie, en la laissant s'égarer pendant un temps plus ou moins long, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour faire demi-tour, rattraper le temps perdu...

Et c'est pourquoi, il faut donner l'alarme, c'est pourquoi de cette tribune, dont le rayonnement, chaque semaine, s'amplifie, nous poussons un cri, pour que la défense sociale s'exerce effectivement et que les misérables soient assurés d'un châtiement exemplaire...

C'est en réalité, ainsi que nous l'avons montré dans de précédentes chroniques, l'éducation du public qui est à faire, ou plutôt à refaire.

Trop de préjugés, de racontars, de pseudo-vérités hantent les esprits ; le jour où chaque citoyen sera persuadé qu'on ne doit pas garder pour soi un renseignement susceptible de provoquer une information judiciaire, qu'on n'est pas maître de disposer à sa guise d'un fait dont la révélation s'impose, la tâche de la justice sera grandement facilitée et l'activité des criminels, qui comptent bien souvent — avec raison, hélas ! — sur le concours tacite des gens timorés, singulièrement compromise.

Pour nous, nous avons conscience de faire œuvre utile en révélant le danger d'un état d'esprit trop répandu et en appelant à la combattre les honnêtes gens qui s'intéressent à notre effort.

Détective commencera jeudi prochain

Cellule 11/3

Grande Surveillance de la Santé

(récit d'un meurtrier imprévu)

Meurtriers imprévus...

Sous ce titre, Détective publiait récemment une émouvante étude du grand romancier J. Kessel.

Parmi les nombreuses lettres que nous valut cet article, l'une retint particulièrement notre attention. Son auteur nous confiait qu'un jour, il fut « un de ces hommes qui eussent, avant de frapper, haussé les épaules si on leur avait parlé du geste qu'ils devaient pourtant commettre »...

A cette lettre, signée d'un nom qui détraqua la chronique des faits-divers et des tribunaux de tous les journaux de France, était joint un cahier de souvenirs. Ce document unique présentait un tel intérêt, que nous avons demandé à notre correspondant l'autorisation de le publier.

Avec son consentement, nous avons demandé à notre collaborateur Claude Valmont, d'écrire de ces notes tout ce qui touchait au drame lui-même, au conflit de famille si poignant qui avait abouti au meurtre, pour n'en

On brode à Saint-Lazare

Les sœurs de Saint-Lazare sont justement redoutées des détenus ; elles maintiennent une discipline stricte, et souvent elles savent faire régner l'ordre mieux que des gardiens de prisons.

Cependant, leur tâche n'est pas facile, la qualité de la clientèle de Saint-Lazare étant assez médiocre...

Ces dames « craignent » les sœurs... Les plus rusées d'entre elles, pour entrer dans les bonnes grâces de leurs sœurs gardiennes, exécutent avec beaucoup de zèle des travaux de broderie pieuse. Une pauvre fille, qu'un entilage maladroit a conduite pour de longues semaines à Saint-Lazare, a brodé plusieurs nappes d'autel. Elle est très bien vue des sœurs et elle obtient quelques faveurs qui adoucissent sa détention.



Une invasion de rats à la Santé

La prison de la Santé est envahie par les rats : déjà la prison était pleine de détenus et cependant d'ordinaire, pendant la saison estivale, le grand établissement pénitentiaire est-il beaucoup moins habité que dans les mois d'hiver : les clochards sont en villégiature...

Mais les crimes, les vols, escroqueries, détournements ont beaucoup « donné » en ces dernières semaines...

Voilà que les rats, ces nouveaux pensionnaires — indésirables — se sont introduits à la Santé ; le directeur a décidé de leur faire une guerre féroce...

Des équipes de fox ont été constituées, et la chasse est fructueuse, si l'on en juge par les poubelles pleines de « gibier » qui, chaque matin, sont rangées près de la porte.



Le cambrioleur pris au piège et le commissaire incompétent

Un cambrioleur, qui s'était introduit dans un magasin de la rue Schonbrunn, à Vienne (Autriche), eut la désagréable surprise de voir que la retraite lui était coupée par un mécanisme automatique installé par le prudent commerçant.

Après avoir vainement tenté de s'évader, le voleur prit le parti de

VOTRE AVIS

Compétition hebdomadaire de "Détective"

- 1. — OBJET. Après avoir lu le numéro 43 de Détective paru le jeudi 22 août 1929, faites-nous savoir ce que vous pensez des articles et des documents qu'il contient, en adressant vos réponses par lettre au Directeur de Détective. QUESTIONS. 2. — Votre réponse devra porter : a) L'indication de l'article et du document photographique qui vous a paru le meilleur. Et pourquoi ? b) L'indication de l'article et du document photographique que vous avez aimé le moins. Et pourquoi ? c) L'indication d'un article ou d'un genre d'articles que vous aimeriez trouver dans Détective. 3. — DELAI. Les réponses devront être parvenues à Détective, 35, rue Madame, Paris 6e, le mercredi 4 septembre 1929 avant minuit. 4. — PRIX. Un prix de 200 fr. sera attribué au lecteur dont la réponse offrira la critique la plus intelligente et la suggestion la plus intéressante. Un prix de 100 francs à celui dont la réponse sera classée seconde. Un prix de 50 francs au troisième. 5. — RESULTATS. Lire dans le numéro 46 de Détective (jeudi 12 septembre 1929) les résultats de la compétition hebdomadaire concernant le numéro 43.

COMPÉTITION DU N° 40

- 1er Prix (200 francs en espèces). M. Henri DELEUZE, 13, rue Casimir-Péret, Béziers (Hérault). 2e Prix (100 francs en espèces). M. Georges RAYBAUDI, 47, route de Noisy-le-Sec, Romainville (Seine). 3e Prix (50 francs en espèces). Mlle ROUSSEAU, 22, rue Jean-Jaurès, Le Creusot (S.-et-L.).

ERRATUM. — Dans notre dernier numéro, nous avons publié les résultats de la compétition n° 39 sous le titre : Compétition n° 38. Nous nous en excusons auprès des heureux gagnants qui d'ailleurs, nous n'en doutons pas, auront rectifié d'eux-mêmes.

téléphoner au commissariat de police du quartier Landstrass, racontant exactement ce qui lui était arrivé...

Le commissaire lui répondit que le magasin en question étant situé dans le quartier Hietzing, il fallait téléphoner au commissariat compétent.

Mais Hietzing déclara à son tour qu'il ne s'intéressait qu'à ce qui se passait sur le côté gauche de la rue Schonbrunn. Le mathématicien téléphona donc au commissariat Ober St-Veit, qui envoya enfin des agents pour l'arrêter.

Après cet incident, le directeur de police fit afficher dans toutes les maisons de commerce la liste des commissariats avec les indications précises sur leur compétence et avec leurs numéros de téléphone.

Dans l'avenir, les cambrioleurs perdront ainsi moins de temps pour se faire cueillir.

Nous rappelons à ceux de nos correspondants qui ont, soit des articles, soit des documents photographiques à nous soumettre, de vouloir bien les adresser à la Direction de "Détective", 35, rue Madame, Paris (6e). Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

A qui le pantalon de soie rose ?

M. Ed. Ponto, de Wagauega, dans l'Etat de Wisconsin en Amérique, vient d'être menacé du divorce par sa femme, celle-ci ayant découvert un pantalon de femme, en soie rose, dans la voiture de son mari. Ed. Ponto prétend ignorer complètement la provenance de ce dessous féminin. Ne pouvant convaincre sa femme, il décide de faire paraître l'annonce suivante :

A ÉTÉ TROUVÉ

Une paire de pantalons de femme en soie rose. La propriétaire peut rentrer en leur possession en les identifiant et en donnant à ma femme des explications satisfaisantes.



LES COMMUNIQUÉS DE LA QUINZAINE

Ils contiennent : Les programmes des théâtres, cinémas, expositions, conférences, sports, courses, cabarets, dansings, restaurants. Ce qui va se passer, Ce qui s'est passé, Ce qui est offert, Ce qui est demandé. Le numéro, 2 francs, 32 pages. Parait le 1er et le 15. En vente partout et 45, rue Buisserie, Paris (16e).

PASSE-PARTOUT

L'enquête de Henri DANJOU dans LES BAS-FONDS DE MARSEILLE commence aujourd'hui pages 13 et 13

DETECTIVE 35, Rue Madame, Paris Téléphone : LITTRÉ 32-11 George-Kessel Directeur-Rédacteur en Chef



(De notre envoyé spécial)

On a volé le bollier de Mrs Dawson, à son coin, en plein restaurant.

Un frisson semble faire onduler cette mer d'épaules et de cuisses nues. Toute cette chair étalée frémit de délicieuse angoisse. Un peu de drame, un peu d'aventure vient jeter un doux désarroi dans la suite monotone des heures. Le Bar du Soleil en prend un visage nouveau. Les gros messieurs à la poitrine velue se tapent sur les cuisses d'un air conquérant.

Qu'ils y viennent les rats d'hôtel, les détresseurs, les matriqueurs, les vide-poussets. — J'ai toujours un vieux revolver d'ordonnance dans ma table de nuit, affirme M. Citroën.

L'esclave qui dort en travers de ma porte étreint un homme du haut en bas avec ses kriss, murmure le maharadjah de Kapurthala. L'émotion est à son comble. Une Américaine longue et souple comme une panthère, ses cheveux noirs huilés plaqués en deux bandeaux sur ses tempes, trois taches de poudre mauve sur sa peau bronzée à la place des pommettes et de la bouche, un maillot de soie noire et rose autour des hanches, quatorze anneaux d'argent au bras gauche, un singe sur l'épaule, pose ses jambes somptueuses sur les genoux d'un universitaire de Cleveland, à lunettes, qui boit un rose devant elle : — Qu'est-ce qui se passerait, Jimmy, si vous étiez le cambrioleur qui entre dans ma chambre par la fenêtre ?

Ce qui se passerait ! Jimmy lâche son cocktail, se penche, embrasse goulûment les cuisses tièdes et roule sous la table, mis knock-out d'un très classique crochet du droit à la mâchoire.

Voilà ce qui se passerait, achève la fille au singe. Midi. Quel statisticien calculera combien de kilogrammes de chair, glorieuse, riche, aimée, haie, se font lentement rôtir au soleil sur cette étroite plate-forme de planches. Mistinguet enjambe une table, flanquée de deux garçons, également larges d'épaules, également flegmatiques. Quel est celui des deux qui est son fils et l'autre son flirt ?

Un homme s'avance en courant sur la plage roussie. C'est Van Dongen qui, nu, maigre et barbu, joue les Bernard Shaw.

Miracle de l'aviation. Mystère de Deauville. Qu'est-ce qui prédestinait ce coin banal de la côte d'émérande à une fortune aussi exceptionnelle ? Moloch du luxe, elle avale deux mois par an les proies les plus retentissantes. La saison de Deauville est devenue pour des centaines de puissantes personnalités une obligation. Il y a des magnats de l'industrie ou de la finance, que leur chef de publicité oblige à aller se montrer en maillot canadien, tous les jours à midi, sur les « planches ».

Pour d'autres, au contraire, c'est la consécration d'une situation sociale longuement disputée. Il y a là des gens qui rongent sur un budget médiocre pendant onze mois pour s'offrir cette leçon d'orgueil et ce bain de richesse. Il y a les professionnels, les parasites, ceux qui viennent pour vivre, pour recueillir des débris de cet or jeté : les filles, depuis la grande courtisane jusqu'à la femme du Fanbourg Montmartre, qui a misé l'argent de son voyage comme à la roulette ; les aventuriers, depuis l'escroc mondain jusqu'au rat d'hôtel. Enfin les exotiques, les transatlantiques, les armateurs japonais, les princes hindous, les businessmen d'Amérique, accourus gloussant de joie, au



... au Bar du Soleil

spectacle promis et tenu d'une séduction me de la France.

C'est ici que l'aventure commence à devenir moins frivole. On dirait que tous ces gens n'ont pas pour s'amuser, mais poussés par une volonté supérieure et pour leurs péchés. Dépouillés de leurs uniformes rigides d'hommes du monde, ayant abandonné volontairement leur dignité et leur courtoisie, ils semblent montrer leurs tares en même temps que leurs mollets et leurs ventres pointus.

Le jugement dernier dans la vallée de Josaphat ressemblera sûrement au cocktail du Bar du Soleil. Cela, c'est la présentation, la parade. Le drame commence avec la nuit.

Le large pouce un vent frais sur la plage violette. Les tentes-parasols, rayées de rouge et plâtres, semblent d'étranges totems, des poteaux de torture baroques. La longue allée de bois est déserte sur son estrade de béton. Le Bar du Soleil est vide. Quelque part un orchestre, une cobla basque de trompes saluent le crépuscule d'un chant aigre et désespéré. Le casino est déjà illuminé, mais on le sent encore mort. A côté, dans l'énorme building de ciment de l'hôtel Normandy, des fenêtres s'allument, l'une après l'autre. C'est la coulisse, les acteurs se préparent en hâte.

Ma robe rose et mes perles, toutes mes perles... Où est mon bracelet de platine ? Je l'avais mis là, dans cette coupe.

Je suis volée, je suis volée ! Qu'on téléphone au gérant, à la police, à tout le monde. — Donne-moi encore de l'argent. Je regagnerai aujourd'hui ce que j'ai perdu, j'en suis sûre. Le passe de déveine ne peut pas durer davantage.

La femme à demi nue se suspend aux épaules de l'homme, déjà en smoking. Il ne cède pas. Il cède. Les heures passent. Le Normandy n'a plus qu'une face maigre et noire. Le sabbat est dans le casino. Quelques vieux boulevardiers à peu près ruinés et qui ne peuvent même plus jouer, s'attardent au grill-room et piquent à la boutonnière de leur habit à revers-chaîe, les roses qui ornaient la table.

Au premier, la roulette tourne. Ses clients sont en général les joueurs médiocres, les petits rentiers qui ont mis vingt ans à étudier une martingale, des demi-mondaines défranchées, qui se défendent féroce, les débutants, les timides. Un peu plus loin on se bat ferme dans la grande salle de baccara. Les gros industriels affrontent des rastas souples qui sortent les liasses de billets avec deux doigts de leur poche revolver. Assises, les femmes, toutes les femmes montrent un alignement de visages crucifiés. Les nerfs d'aucune femme ne tiennent au jeu. Les vedettes de music-hall jettent des jurons algèbres, les Anglaises ou roses ou jaunes avancent des angles longs. Des adolescents au smoking trop neuf, la bouche tordue de tics, poussent avec des doigts qui tremblent un peu des coupures de cent francs, une à une.

Baïa, derrière la baie principale, le Privé, la salle réservée à quelques colosses, aux clients vraiment sérieux. Les femmes n'y sont pas admises et seuls les millionnaires s'y risquent. Là, chaque année, les mêmes équipes, les banquiers grecs, d'origine et Héliopolites, les maharadjah de Kapurthala, André Citroën, y engagent des parties légendaires. On se souviendra longtemps, à Deauville, de la nuit de l'an passé où l'on vit M. Citroën jeter sur la table un deuxième paquet de dix plaques de cent mille francs, douze millions.

Le brasier dévore tout ce qui s'approche.



Une présentation de costumes de bain.

Entre la roulette et le baccara, il y a le dancing. Des joueurs affairés, suant d'angoisse, le traversent en heurtant les couples de l'épaulé. On voit parfois une femme sortir de la salle aux croupiers, livide, se redresser, se reprendre en entrant dans l'atmosphère du bal, forcer ses lèvres au sourire et le temps d'un boston oublier son désarroi.

Et vêtus en gauchos, les douze hommes des orchestres pressent leurs accordéons comme s'ils voulaient couvrir avec leur tango quelque drame, ainsi que faisait l'orgue de Barbarie dans le crime de Puadès.

La fièvre est partout, dans les couloirs, dans les escaliers. Les grooms, les chasseurs courent, portent des billets griffonnés, rapportent des liasses épinglées.

Une épébe aux épaules étroites bondit au bar, souffle dans le cou d'une grosse dame trop fardée : « Je t'en supplie. Encore un peu, encore un peu. Je vais me remonter. Je t'aime. »

Dans la rue, près des longues autos noires qui attendent, des groupes d'hommes rient grassement : ces messieurs les chauffeurs, les croupiers qui viennent prendre un coup d'air et fumer une cigarette, les agents de garde. On rit des maîtres, des clients.

— Le petit a pris une rude tapée ce soir.

— La grande girafe se refait un peu.

— Mon singe va être de méchante humeur, demain. Il paraît qu'il pousse dur.

Quelques fois un homme en habit sort, nu-tête. Il marche seul, vers la plage, la tête dressée comme pour chercher un peu de fraîcheur à sa fièvre. Il marche sans but, le long de l'eau, dans le sable, en trottinant dans les trous qu'ont faits les pelles des enfants.

Assis à la terrasse d'un café, deux messieurs dont l'un porte un costume noir, sévère, l'autre un joli complet bois de rose, et tous les deux des canotiers, semblent s'ennuyer ; un petit chasseur surgit brusquement de l'ombre, s'accoude un instant à leur table :

— Le rouquin avec la balafre au cou que vous m'aviez montré a parlé longtemps au lavabo avec Serge, le mondain. Après, Serge a dansé six fois de suite avec la grosse Espagnole qui habite seule la villa bleue, près du champ de course. Ils ont bu du champagne. Serge a payé, je suis venu vous prévenir pendant qu'ils étaient au vestiaire.

Le groom file. Le costume noir se penche vers le complet bois de rose :

— Si Serge a payé, c'est qu'il y a un coup à faire pour eux et tout de suite. Quand il sortira avec la mme, suis-le en taxi et planque-toi dans le jardin, près de la villa. Moi, je vais surveiller le balafre. Je pense qu'il ira là-bas. Nous interviendrons quand il faudra.

Le lendemain, il y aura dix lignes, dans les journaux locaux :

« Mis en éveil par l'allure suspecte de deux individus très connus dans le milieu spécial de la pègre des dancings, les inspecteurs V... et H... de la brigade spéciale de Paris, détachés à Deauville, ont arrêté les malfaiteurs au moment où

ils se préparaient à faire subir à une riche étrangère de passage le double coup du chantage et du cambriolage. »

Dans le tambour qui commande l'entrée du Casino, devant la Potinière, une femme apparaît. Elle est jeune, élégante. Une cape de lamé glisse sur son bras nu. Comme elle semble attendre, chercher, le portier ganté de fil blanc s'approche et salue.

— Vous...

— Avez-vous vu sortir le jeune homme qui était entré avec moi, qui m'accompagne d'habitude ?

— Monsieur René...

— Oui, Eh bien ?...

L'homme hésite, se trouble un peu. Dans son épaisse cervelle passe une vague frayeur. Elle le regarde durement, les jambes serrées, la bouche mauve.

— Il... Il a pris l'auto, madame.

— Seul ?

— Non, un ami était avec lui.

— Quel ami ? Ralph... ? Mario ?...

Le portier, redevenu tranquille et lourd, sourit discrètement.

— Oh non. M. Ralph et M. Mario sont partis de leur côté avec trois nègresses, les trois qui sont toujours ensemble sur la plage, en maillots jaunes. Non, monsieur est parti avec Marcel... Marcel, le groom du Select.

— Quelle est cette histoire ?

La voix est sèche, agressive. Et le galeonné s'irrite, lui aussi, se fâche :

— Ils avaient l'air très gai. Monsieur avait pris Marcel par la taille et lui soufflait dans les cheveux. Ils ont pris dans l'auto quatre bouteilles de champagne. Vous le connaissez bien, Marcel. Le petit, blond et joli comme une fille, avec des épaules et des mains de débardeur. Ils ont dû aller du côté de Cabourg.

La jeune femme, naïve, sans baisser les yeux, va s'adosser à un des piliers de pierre. Les heures passent et elle n'a pas un mouvement. Enfin, une auto tourne de la route, vient se ranger au bord du trottoir. La portière s'ouvre, il y a une sorte de remue-ménage confus. Enfin un homme s'adresse. Il est en habit et il porte dans ses bras un garçon vêtu d'une tunique rouge à gros boutons. L'autre se défend en riant, roule son visage rose sur l'épaule offerte, minaudant.

— Laisse-moi. Laisse-moi donc chéri !

Son groom dans les bras, le comte de S... entre au Casino. On entend encore, le tambour passé, son rire saccadé.

Immoible, glacée, la comtesse de S... l'a regardé passer, l'a laissé passer.

Sur un zinc est accoudé un garçon mince, un chapeau de feutre sur une oreille. Il est en train d'offrir un blanc vicry à deux sergents de ville. Un barman, encoché en veste blanche, entre, pose sur le comptoir : une bouteille plate.

— Tiens, voilà ton whisky.



Une vue extérieure du "Privé", la nuit.



Le jazz sur le toit.

Le garçon mince remercie de la main, empoche la bouteille. Puis il paye, serre la main des agents, sort, nonchalant. Il entre un peu plus loin dans un cabaret illuminé de rouge, deux femmes l'attendent. Fanées, mais richement vêtues.

— Eh bien, vous en avez ?

Lui sourit, s'assied, débouche entre ses genoux la bouteille de whisky, plante deux doigts dans le large goulot, sort un tube de verre qui nageait dans l'alcool.

Cocaïne.

A côté, deux vieux Anglais très rouges en boivent du whisky, du vrai. En face d'eux, humble desséchée, flétrie, une femme en tailleur vert, une fourrure maigre et jaune autour du cou, suce une citrouille.

— Venez donc à la maison. Mes deux nèces m'attendent. Quinze ans et sages jusqu'ici. Je le jure messieurs. Nous boirons une tasse de café en bavardant. Les petites adorent la compagnie d'honorables gentlemen comme vous !

Les vieux honorables gentlemen rient à gorge déployée.

Entre le casino et la Potinière décline, dans un coin de porte, une petite prostituée blonde se colle au torse du saxophone nègre. Amour vrai.

Il est six heures du matin. Le casino meurt. Le Normandy recommence à vivre. Dans les bars, des filles en capes de dentelles attendent les joueurs et guettent, pour les choisir, sur leur visage, la marque du succès ou de la défaite.

Je suis dans un petit café où viennent les chauffeurs et les camelots. Brusquement entre une femme en robe de soirée, nu-tête, très belle, les yeux fixes. Elle s'accoude au zinc, elle boit. Un homme lui parle et elle répond. En une minute, ils sont dix autour d'elle, avec des vestes de cuir, des casquettes grasses, des mains lourdes. Ils écoutent, stupéfaits. C'est une Américaine. Elle vient de perdre tout, tout. Comme elle doit sept mille francs au Normandy, qu'elle devait régler aujourd'hui, elle est à la rue.

A la rue, en robe de soirée et souliers d'argent. Avant d'intervenir, j'attends. Il y a cinq bonnes minutes de silence. Enfin un des hommes, un camelot presque loqueteux s'approche.

— Venez à la maison, si vous voulez. Vous coucherez avec ma femme.

Il a des bons yeux tranquilles et purs. Mais il y a l'évocation de ce tandem...

Un instant, les yeux exorbités, raidie, elle le regarde, semble mesurer. Puis elle incline la tête, dit fermement : « Merci, oui » et le suit. J'ai regardé disparaître dans une rue tortueuse la robe mauve, ajourée, ornée de perles pâles.

Il y a quelques jours, à l'heure la plus ardente, un homme seul, debout sur la plage, regardait le casino. Sa maîtresse lui parlait dans le dos : la mer.

Alain Gerbault, détenteur d'un secret, lui aussi, initié aux mystères de l'immense et à la religion de la solitude, essayait, immobile, de forcer le masque de Deauville.

Paul BRINGUIER.

Le mystère du cercueil de toile

“ Donneurs et donneuses ”

Il y a deux ans, on découvrait dans les bois de Rambouillet, près des Essarts, le cadavre d'une femme coupée en morceaux.

Les meilleurs inspecteurs de la Sûreté générale cherchèrent pendant des semaines l'auteur de ce crime et le nom de la victime. Puis, découragés, harcelés par l'actualité criminelle qui ne chôme jamais, ils perdirent l'espoir et allaient se désintéresser de ce cadavre quand le hasard les servit. Le cadavre fut identifié. C'était celui d'une « fille », Camille Pigourey, la jolie gosse aux yeux verts.

Son amant fut arrêté, mais il se défendit bien et fut remis en liberté.

Le « crime du cercueil de toile » est identique.

Dix inspecteurs cherchent encore à en déchiffrer l'énigme.

Sur deux kilomètres de rives, tous les coins sont fouillés, tous les riverains interrogés, tous les indices recueillis qui auraient pu mettre la police sur une piste intéressante.

Rien n'est négligé ; rien n'est laissé dans l'ombre, et le cadavre de Saint-Maur est toujours anonyme.

Publié dans tous les journaux, le résultat de l'autopsie du Dr Paul valut à la police judiciaire des centaines de lettres, émanant de parents angoissés, d'informateurs bénévoles, aussi de faiseurs.

Toutes les indications ont été vérifiées. Les inspecteurs ne dorment plus. Interrogés, sondés, flairant, allant ici, là, soupçonneux, mobiles, impitoyables. Maintenant les voilà fatigués, sinon découragés, car rien, à ce jour, ne les a guidés.

Ils ont fait, sans repos, sans trêve, tout ce que des hommes qualifiés et dont le dévouement est sans limites peuvent humainement faire. Mais le *hasard* n'a pas encore joué pour eux...

Ce hasard... qui pour la police fait si bien les choses, et qui porte un nom : « Donneurs et donneuses ».

Quand l'assassin parle

Un crime aussi horrible qui fait tressaillir les nerfs du public et provoque une intense émotion, mêlée de dégoût, ne sera jamais abandonné par la police, même quand toutes les personnes qui croient avoir quelque chose à dire sur cet assassinat se seront tues, même quand les journaux, pressés par l'information quotidienne, ne livreront plus leurs colonnes à ce crime, même quand le public aura oublié.

Il ne faut pas compter beaucoup sur l'assassin pour se trahir : celui qui a eu l'affreux courage de dépecer un corps aura celui de rester silencieux, de cacher à sa femme, ou à sa maîtresse, à son amie ou à son frère qu'il est un assassin.

A moins qu'un jour... peut-être...

Un jour, longtemps après le crime, l'assassin miné — je ne dirai pas par les remords, mais par la fièvre terrible de la crainte — l'assassin qui voit partout des yeux inquisiteurs, des mains qui se serrent pour l'étreindre, qui ne va plus dans la vie qu'avec l'insupportable angoisse d'être guéti, traqué, à perdu son âme.

Ses cheveux ont blanchi ; ses épaules se sont affaissées ; ses mains horribles qui étrançèrent, puis dépecèrent le cadavre, tremblent maintenant comme celles d'un vieillard. Il boit, afin de pouvoir encore dormir, encore rire.

Un soir, plus ivre que de coutume, il est à jouer aux cartes avec des « poleaux » durs ». Après le jeu, il arrive qu'on glisse aux confidences. Chacun raconte le drame où il joua un rôle, le cambriolage qu'il exécuta. « On est entre « hommes », n'est-ce pas, on peut causer. »

L'assassin écoute. Longtemps, il résiste ; longtemps, il se tait. Puis soudain, il se délire. C'est au tour des autres d'écouter avidement. Un, surtout, tend tout son être pour ne pas perdre une phrase, un mot des sinistres révélations. Malheur à l'assassin ! sa liberté est morte de ce soir-là. L'un des joueurs, dangereux repris de justice, est un auxiliaire précieux de la police qui le laisse en liberté, payant ainsi les renseignements qu'il « donne ».

Mais la police ne s'appuie pas trop sur la faiblesse de l'assassin. A défaut de cette défaillance par trop aléatoire, elle dispose d'un réseau serré d'indicateurs qui lui permettra peut-être d'arrêter un jour celui qu'elle cherchait vainement depuis des semaines, des mois, des années.

Bons « donneurs », police bien faite

La victime sortait, travaillait, faisait des commissions ou mangeait au restaurant. Elle avait des parents, des amis.

JEUDI PROCHAIN :
CEUX QUI TUENT
par Frédéric BOUTET
IV. - La Justice et ses injustices

Quand ceux-ci ne la verront plus et liront dans les journaux qu'une femme dont le signalement correspond au sien a été coupée en morceaux, peut-être se trouvera-t-il quelque un pour signaler cette disparition. Peut-être, si la femme était une ouvrière, une employée ; à coup sûr, si elle était une fille de trottoir, comme ce fut le cas pour Camille Pigourey, comme il est vraisemblable que c'est le cas pour le cadavre de Saint-Maur.

Car la police des mœurs est bien faite, ayant à sa disposition de nombreux « donneurs et donneuses ».

Un souteneur est-il pris ? Les inspecteurs le « chambrent » un peu : — Tu connais tous les « mecs » sur ton coin. Nous aussi. On ne te demande donc pas de nous les indiquer. Mais si tu apprends en jouant à la belote avec des « hommes » qu'un coup dur vient de se produire, et si tu en connais l'auteur, préviens-nous. On te laissera tranquille et la femme aura le « condé ».

S'il s'agit d'un jeune souteneur, pris pour la première fois, il refuse neuf fois sur dix, avec crânerie, malgré les arguments frappants. Qu'est-ce qu'il risque ? Une correction, quelques années d'interdiction de séjour et quelques mois de prison à Fresnes dont il sortira avec, pour le « milieu », l'aurole du martyr.

Mais si, fatigué de courir avec sa femme les villes de province où le trottoir est moins doré qu'à Paris, ennuyé de n'avoir plus les distractions qu'offrent les vélodromes, les cinémas, les cafés, privé par trop de la pêche à la ligne sur les bords de la Seine, du côté de Meulan, de Villeneuve-Saint-Georges, il décide un jour de revenir à Paris, avant la fin de son interdiction de séjour, et s'il y est repris, il risque gros. C'est la relégation. Il ira « se laver les pieds » à Cayenne, Pas drôle. Parfois, alors, il accepte de grossir les rangs des « donneurs » pour rester tranquillement à Paris.

Et la femme du trottoir ? Mettez-vous — si j'ose dire — à sa place.

Les inspecteurs des mœurs — les « poulets », comme elle dit — la pourchasse. Cependant, il faut bien que, le soir, elle remette à son « homme » assez d'argent pour qu'il puisse se payer des costumes aux tons éclatants et faits sur mesure, pour qu'il ait, dans sa poche, de quoi payer les différences du poker ou de la belote, aller au vélodrome, aux matches de boxe et au cinéma, en un mot figurer dans « le milieu ».

Si les « poulets » la traquent et l'arrêtent, dès qu'elle est sortie du Dépôt ou de Saint-Lazare, comment fera-t-elle pour trouver cet argent ?

Alors, elle pactise avec l'ennemi. Donnant, donnant. Passe-moi « le condé », je te tendrai des renseignements...

Une donneuse de plus...

Il ne s'agit là que d'une faible minorité, mais tout de même assez forte pour que la femme de Saint-Maur puisse un jour être

ami ne peut aller dans tous les milieux. Il ne fréquente pas la pègre.

— C'est vrai, il nous faut aussi des repris de justice ; il nous faut aussi des indicateurs que nous entretenons. Combien sont-ils ? Nous n'en savons rien, en vérité, car tout bon commissaire, tout bon inspecteur a ses « indicateurs » à lui, qui ne veulent pas connaître la police judiciaire ou la Sûreté générale.

Le rôle d'indicateur n'est pas toujours sans danger.

Les indicateurs politiques ne risquent guère autre chose que d'être un jour « lâchés » impitoyablement par la police, mais les autres courent parfois de grands dangers.

Il n'y a pas si longtemps de cela qu'on trouva un matin, attaché à un arbre du boulevard de Clichy, le cadavre d'un homme dont le corps avait été percé à coups de poignard. A son veston était épinglé un bout de papier sur lequel une main vengeresse avait écrit : « C'est ainsi que meurent les traitres. »

Il est même permis d'envisager l'hypothèse que la femme trouvée à Saint-Maur a payé de sa vie une dénonciation antérieure. La police ne devrait-elle pas s'inquiéter de telle femme qui, dans l'affaire Camille Pigourey, joua un rôle de premier plan. Aurait-elle disparu, qu'il importerait de connaître si cette femme ne portait pas à la face interne de la cuisse, la trace d'une blessure longue de dix-huit centimètres.

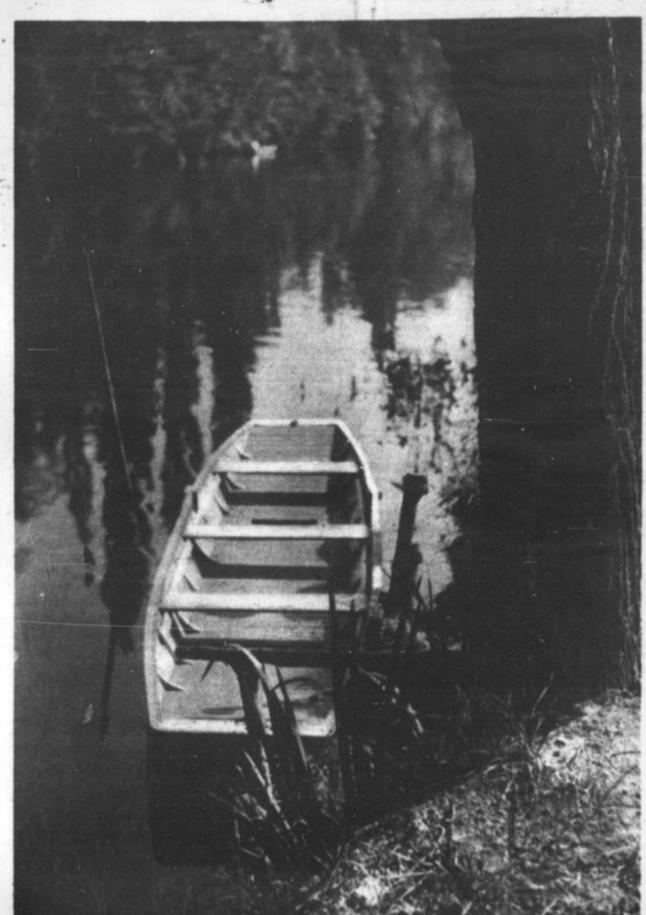
Marius LARIQUE.

SZATMARI et ARANGOSSIS

Les grandes catastrophes

Les forces naturelles, les inventions humaines déchainées contre l'homme

Documents dramatiques



On avait cru trouver des taches de sang sur un bateau de la Varenne, mais, après examen, on s'aperçut qu'il s'agissait de taches de peinture.

Louis XV paria et perdit. C'était l'époque où la police politique disposait d'immenses crédits, car les rois adoraient qu'on leur rapportât les scandales de la Cour et les bruits de la ville. Fouché porta cette police à sa perfection.

Il faut croire que la police politique actuelle est beaucoup moins riche, car voici quelques années, un ancien chef de la police me disait : « Renseignés ? Certes nous le sommes, mais mal. Quand j'ai pris cette direction, nous n'avions pas un seul indicateur royaliste ».

Je crois qu'il exagérât, mais je crois aussi que les indicateurs politiques sont d'un recrutement difficile. Evidemment, un bon policier fait jouer toutes les cordes : vices, passions politiques adverses, services rendus, argent. Mais il est assez difficile de tenir longtemps — même par tous ces moyens — un bon indicateur politique. Tôt ou tard, il est « brûlé ».

Donneurs et donneuses ? Ils sont de partout, de tous les milieux.

C'est le kleptomane, dont il faut cacher la manie ; c'est l'intoxiqué, dont il faut taire le vice ou même à qui le bon inspecteur fournira de la drogue s'il est bien placé pour « donner ».

C'est la femme mariée, de la meilleure bourgeoisie qui, dans une minute d'aberration, a commis une folie. Nul n'en saura rien, à la condition d'être souple ensuite, entre les mains de l'inspecteur qui, lui, sait.

C'est le père de famille, arrêté dans une vespasienne pour outrage aux mœurs ; c'est le petit jeune homme, aux charmes masculins si féminisés ; ça peut être cette jeune fille aux yeux candides, riche, de très grande famille, qu'un inspecteur « tient » parce qu'il connaît son amant, un bas souteneur aux épaules larges, à la face brutale.

D'Argenson se vantait peut-être, devant Louis XV, mais je suis prêt à croire que le chef de la police qui se plaignait à moi d'être si mal renseigné, pleurerait volontiers misère...

Les risques du métier

La Préfecture de police, la Sûreté générale, les brigades mobiles de France, reçoivent de nombreuses propositions d'indicateurs. J'ai vu quelques-unes de ces lettres. Elles reflètent assez souvent la mentalité de leurs auteurs : pareux qui voudraient toucher de l'argent sans peine ; envieux qui ne demandent qu'à dénoncer leurs voisins ; aigris que le sort heureux des autres finit par rendre vils. Un choix sévère s'impose.

Il est fait scrupuleusement par des hommes au sens psychologique très averti. « Le meilleur indicateur, me disait un commissaire de brigade mobile, c'est le cafetier à qui j'ai fait lever une contravention ; c'est le commerçant, le conseiller municipal à qui j'ai rendu de menus services ; le meilleur indicateur, c'est mon ami. »

— Fort bien ! objectai-je. Mais votre



Cinq aventures autour du monde

par J. Kessel

Qui n'a pas, à l'âge tendre où le monde apparaît comme une héroïque et fabuleuse aventure, tressailli aux exploits des boucaniers, des pirates et des corsaires ? Qui n'a pas rêvé aux vaisseaux de course chargés d'hommes rudes n'ayant au cœur que deux amours : la bataille et la mer ? Et qui n'a pas ressenti une peur délicieuse et puérile, en s'imaginant le pavillon noir orné du crâne grimaçant ?

Ce sont ces vieux souvenirs d'enfance, plus tenaces qu'on ne le croit et plus féconds aussi par leur jeu subconscient, qui soulèvent un intérêt profond pour tout ce qui touche aux drames de la mer. Et puis il y a dans les vagues l'infini et le mystère, ces deux éléments qui, aussi raisonnable que soit devenu l'homme, réveillent chez lui une fièvre éternelle.

Que de marins croient encore aux bateaux fantômes, qui, sans équipage ni capitaine, sillonnent les océans ! Que de superstitions, que de croyances vivent au fond de ceux qui, pendant des jours et des nuits, n'ont pour horizon que le mélange indéfini et liquide que font le ciel et le flot !

J'ai entendu, au cours de longues traversées, des marins bretons raconter des histoires que je retrouvais, à peine changées, dans la bouche, rouge de bétel, des sampaniers indochinois.

Ils parlaient tous de bateaux insaisissables, montés par d'invisibles équipages, qui portaient malheur aux vaisseaux rencontrés sur leur route.

Edgar Poe, avec son instinct génial de l'épouvante et du mystère, a tiré, de l'esprit qui anime ces légendes, d'hallucinants récits.

Mais en même temps que l'on admire l'art qui a pétri ces œuvres d'effroi, en même temps que l'on goûte les rêves incertains et vagues des matelots, la raison lucide, qui lutte chez nous contre la grisaille de l'imagination, répond aux fictions du grand créateur comme aux contes naïfs des marins : tout cela n'est pas vrai, il n'y a pas de vaisseaux fantômes et les corsaires ont vécu.

Et cette voix nous rassure mais aussi inspire un vague regret.

Or, voici que notre étonnante époque, où tant de valeurs furent déjà revues et renversées, vient de donner à notre raison raisonnable et parfois outrecuidante un nouveau démenti.

Il y a quelques jours, l'équipage d'un petit patrouilleur américain, en surveillance sur les côtes de l'Atlantique, aperçut près de Long-Island un voilier qui attira son attention.

Porté sans doute par un courant sous-

Un patrouilleur ramène dans le port de New-York le mystérieux voilier.

marin, il s'en allait lentement à la dérive. S'arrêtant, reprenant une route incertaine, tournant en tous sens, il semblait n'obéir à aucune direction.

Le patrouilleur mit le cap sur lui. A mesure qu'il approchait du voilier, l'étrange s'approfondissait. On n'apercevait ni pavillon, ni signal, ni pilote.



Le semi-voilier était un câble qui traînait.

A la tombée de la nuit, les deux bateaux furent presque bord à bord. Du patrouilleur on héla l'étrange navire. Personne ne répondit. On vit seulement le nom du bâtiment : Patricia M. Behan.

Après un bref conseil, quelques matelots armés quittèrent en canot le patrouilleur et se hissèrent sur le Behan.

Un si lugubre silence les accueillit qu'ils demeurèrent un instant immobiles. Rien ne bougeait dans les flancs du voilier. Il n'y avait âme qui vive sur le pont ; les machines se taisaient. On n'entendait que le clapotis des vagues contre la proue et le sifflement de la bise.

Les matelots avancèrent et soudain un spectacle que, jusque-là, leur avait dérobé une haute pile de cordages, les arrêta net. Un véritable champ de bataille s'étalait devant eux.

Du sang caillé couvrait cette partie du pont. Des taches traînaient près de couteaux rouillés. Et tout le bastingage était haché de balles de mitrailleuses.

Au désordre qui marquait l'endroit, aux empreintes fiévreuses laissées sur la poussière et dans le sang, il était clair qu'un combat désespéré s'était livré là, une lutte sans merci, pareille à celles d'âges plus farouches.

Anxieux, les marins cherchèrent, fouillant avec avidité les entreponts, les cabines et la cale. Ils ne trouvèrent rien. Pas un être vivant, pas un cadavre.

Les vainqueurs et les vaincus, les vivants et les morts avaient également quitté le navire, qui, sur le calme océan, avait vogué, vide et tragique.

Les papiers de bord eux-mêmes avaient disparu et l'on ignore jusqu'au port d'où partit le bateau et celui vers lequel il se dirigeait.

Le seul indice qui pût donner une indication était un câble qui traînait dans l'eau et semblait montrer qu'un canot avait été mis à la mer.

L'équipage avait-il été surpris par des hardis pirates ou bien le Behan faisait-il le corsaire et ses matelots, après avoir soutenu un terrible combat contre des agresseurs, avaient-ils pris de haute lutte un autre bâtiment sur lequel ils s'étaient embarqués ?

Où encore était-ce une révolte et les mutins avaient-ils déserté leur bateau, après un massacre ?

Et d'où venait la mitrailleuse ? Et pourquoi les cadavres avaient-ils disparu ?

Les autorités américaines ont tâché de répondre à ces questions. Mais l'océan garde bien les secrets que lui confie l'audace des hommes.

Jusqu'à présent, aucune lueur n'est venue éclairer la tragédie qui se joua sur le vert Atlantique.

J. KESSEL.

Dans notre Bibliothèque

ZAHAROFF

L'EUROPÉEN MYSTÉRIEUX ET GROS

par Richard Lewinsohn (1)

L'existence pas, en règle générale, de tâche plus délicate que celle d'écrire la biographie d'un personnage contemporain.

Mais cette tâche devient encore plus malaisée — je dirai presque dangereuse — lorsque le personnage paraît détenir, comme Sir Basil Zaharoff, les plus redoutables secrets de la politique européenne... M. Richard Lewinsohn à qui nous devons déjà un ouvrage remarquable sur la destinée de quelques puissants de la terre : « La conquête de la Richesse », a su mener à bien cette nouvelle et redoutable entreprise. Il l'a fait avec un tact étonnant, ne cachant rien de ce qui pouvait être dit, mais avec quelle prudence, quel art des nuances ! Lisez cette page sur le rôle dans la politique des armements de Sir Basil Zaharoff, qui présidait alors aux destinées de la grande manufacture anglaise d'armes Vickers :

« Zaharoff ne tarde pas à s'apercevoir que l'industrie des armements ne se borne pas à fabriquer et à livrer du matériel de guerre. Les grands capitaines de cette industrie ne sont pas seulement les auxiliaires obéissants de la politique, ils en sont des facteurs et parmi les plus puissants. Sans doute, chez Vickers, on ne s'occupe pas du matin au soir de haute politique ; la plus petite commande fait l'objet d'un examen très sérieux et l'on ne dédaigne aucun des moyens mis en œuvre par des maisons de moindre importance pour s'assurer l'écoulement des armes produites. Mais on voit plus loin. Lorsque la politique ne fournit pas assez de commandes, eh bien, il faut s'arranger pour modifier la politique. Car enfin, l'industrie des armements n'est pas là pour servir la politique, mais la politique est là pour servir l'industrie des armements. »

Quelle page terrible et qui juge toute une époque !

L'ÉTRANGE RAID DU MARGARET

par Robert Bouchet (2)

Deux aviateurs, Charles de Navacelle et Henri de Puyvieux, deux héros (ce dont on ne saurait douter si l'on remarque que l'auteur les a gratifiés de la particule) sont également amoureux d'une femme merveilleusement belle, Lady Margaret Denvil (cette histoire, comme vous le voyez, se passe dans le grand monde). Or, un jour à Paris, comme ils sont venus à se voir par hasard — ils ne se connaissent pas encore — dans un cinéma du boulevard, un film d'actualités leur montre, enchaîné au milieu d'autres Européens comme elle prisonniers des pirates chinois, Lady Margaret Denvil. Ils apprennent qu'elle a été capturée au cours d'un voyage qu'elle a fait en Orient sur le yacht de son mari. Les deux rivaux décident de s'unir pour délivrer Margaret et de partir ensemble pour la Chine, immédiatement. Une occasion s'offre. Charles de Navacelle doit de battre au cours d'un grand raid le record de la distance en avion. Il prendra à son bord Henri de Puyvieux et tous deux s'envoleront vers l'Asie...

Je ne vous ferai pas le récit des aventures qui les conduisent l'un à la mort, l'autre à l'amour et au bonheur. Qu'il vous suffise de savoir que ces deux aristocrates, subissant les pires supplices, gardent une rare distinction et des sentiments d'une parfaite noblesse. Écoutez Charles de Navacelle sur son lit de mort, disant adieu à son ami Henri de Puyvieux, son rival d'hier :

« Mais tout est bien, oui, tout est bien... Je suis arrivé à temps pour vous arracher à une mort horrible et sauver cet ange qui s'appelle Lady Denvil d'une souffrance ineffable. Ma récompense est complète et le reste n'est rien... Je remercie le destin de m'avoir permis, avant de mourir et au prix de quelques souffrances, d'accomplir une tâche chère à mon cœur... »

Et plus loin :

« Je voudrais, dis-je dans une supplication ardente, je voudrais que vous me pardonniez ma mauvaise humeur de jadis. Il m'est arrivé de vous dire des paroles blessantes. Je l'ai fait sciemment et j'ai aucune excuse... Aujourd'hui ce fardeau-là est bien lourd... »

Quelles âmes cornéliennes ! Et se peut-il qu'on fasse, avec de si beaux sentiments, un si mauvais roman...

LES QUATRE

par Edgar Wallace (3)

(traduit de l'anglais par Georges Mal)

Le roman de Wallace, dont nos lecteurs ont pu suivre les dramatiques péripéties dans les colonnes de Détective, paraît aujourd'hui en librairie. Ce roman d'aventures, ce « thriller », comme disent les Anglais, est composé à la façon d'une tragédie classique. L'unité d'action y est scrupuleusement respectée, le drame se noue avec une logique implacable pour aboutir à la crise finale : l'assassinat du ministre Philippe Ramon. Cette marche méthodique et sûre des événements qui doivent se conclure par le fameux coup de téléphone crée chez le lecteur un sentiment d'angoisse croissante : le désir frénétique de savoir « ce qui va se passer ». Les quatre justiciers parviendront-ils à exécuter leur sentence ? Il faut enlever ceux de nos lecteurs qui peuvent encore se poser cette question...

Roger GALLOIS.

(1) Payot, éditeur.

(2) Albin Michel, éditeur.

(3) Les chefs-d'œuvre du Roman d'Aventures. Librairie Gallimard.

À TRAVERS LE MONDE

Marié avec une morte

Budapest, août 1929.

Le tribunal des divorces de Budapest doit résoudre un cas peu banal. Un mari veut divorcer d'avec sa femme parce que, déclare-t-il, elle est beaucoup plus vieille qu'il ne le croyait le jour de son mariage.

Sa fiancée lui avait montré un acte de naissance établissant qu'elle avait 39 ans. Or, immédiatement après les noces, la « jeune » épouse se mit à vieillir à vue d'œil. Elle finit par avouer qu'elle avait en réalité 52 ans, mais que, peu de temps avant le mariage, elle s'était fait rajeunir dans un institut de beauté. Quant à l'acte de naissance, c'était celui de sa sœur, décédée depuis quelques années.

Juridiquement, c'est donc avec une morte que l'infortuné Hongrois est marié, et c'est précisément ce qui embarrasse les Juges chargés de se prononcer sur son divorce.

Erreur judiciaire ?

Berlin, août 1929.

Il y a quelques jours mourait à la prison de Kalsheim (Bavière) l'ancien gendarme Schelhaas dont le procès reste encore, après 23 ans, un des plus sensationnels qui se soient déroulés en Allemagne.

Heinrich Schelhaas et sa femme furent condamnés à mort, le 26 février 1906, par la Cour d'assises de Munich, sous l'inculpation de meurtre. Leur peine fut commuée en celle de détention à vie. Ils étaient accusés d'avoir empoisonné, dans leur villa de Fasing (près de Munich), un riche bourgeois nommé Cramm, d'avoir découpé le cadavre en morceaux et d'avoir ensuite brûlé ces morceaux. Le vol de 100.000 marks d'actions aurait été le mobile de ce crime.

Mais, durant toute l'instruction, durant tout le procès et les nombreuses années qu'ils passèrent en prison, Schelhaas et sa femme ne cessèrent de protester énergiquement de leur innocence. Et le fait est qu'on ne retrouva jamais la moindre trace du cadavre de Cramm, pas le moindre indice matériel du crime.

Le procès lui-même fut fertile en incidents mouvementés. Il dura dix jours et fut marqué par une tentative de suicide de la femme Schelhaas. Celle-ci devait mourir pendant sa détention.

Le gendarme Schelhaas l'a rejointe dans la tombe emportant avec lui son secret. Et après 23 ans, on se demande encore si les deux époux n'ont pas été victimes d'une épouvantable erreur judiciaire.

Des bandits hospitaliers

New-York, août 1929.

L'enlèvement du financier Willard Elliott, vice-président du Hobart Trust Company, a provoqué ces jours-ci une grosse émotion à New-York, ainsi qu'à New-Jersey, où se trouve sa propriété.

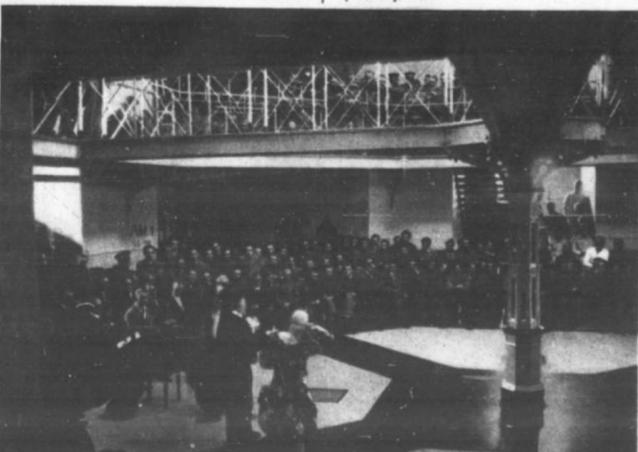
Elliott disparut brusquement de cette propriété et demeura absent durant six jours. Un policeman le retrouva au coin d'une rue de Nutley, installé dans son automobile, et lisant tranquillement son journal.

« N'aurait-ce été l'inquiétude que j'éprouvais pour ma femme, déclare le financier, je me serais follement amusé de cette aventure. J'ai été enlevé par des bandits armés, dans les environs de ma propriété. Après m'avoir bandé les yeux, ils m'emmenèrent dans une maison inconnue, où ils m'enfermèrent. Ils ne me firent aucun mal et ne me prirent rien. Je passai six jours à boire et à jouer au poker avec mes ravisseurs. Je perdis en tout deux dollars. Ils m'offrirent des sandwiches et du café excellent. Comme ils me demandaient un souvenir, je leur donnai ma ceinture ornée d'une forte belle boucle en argent. »

Il refusèrent de me fournir la moindre explication de leur acte, se bornant à me dire qu'ils obéissaient à des ordres occultes.

Après six jours d'internement, Elliott fut remis en liberté et put gagner la localité de Nutley, où on le retrouva.

Ku-Klux-Klan ? Bootleggers ? Intrigue politique ? Pique conjugale ? On se perd en conjectures sur les causes de ce mystérieux enlèvement.



Les Fratellini ont donné récemment une représentation dans une prison de Berlin. On voit ici les célèbres clowns dans le hall central de l'établissement pénitentiaire, devant les prisonniers mis en joie par leurs farces.

Contre quel on s'assure

Londres, août 1929.

Il est curieux de connaître quels dangers, quels risques redoutent nos contemporains. Une compagnie anglaise d'assurances vient de publier une liste à cet égard bien surprenante.

On y relève que des milliers de jeunes filles s'assurent contre le... célibat. De nombreux ménages craignent par-dessus tout d'avoir des enfants jumeaux. Un propriétaire du pays de Galles a peur qu'un tremblement de terre ne bouleverse un jour cette contrée si calme à ce point de vue.

Enfin, des peintres, des compositeurs qui, sans doute de leur talent, sont moins certains que le public sache l'apprécier, s'assurent contre l'insuccès de leurs... chefs-d'œuvre.

Signalons encore les cas de deux danseuses qui ont signé une police contre d'éventuels cors au pied et celui d'un jeune homme qui s'est assuré... contre les risques du mariage.

Un conflit anglo-tchécoslovaque

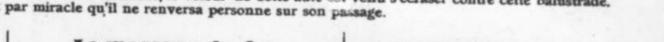
Bratlava, août 1929.

Un ancien officier anglais ayant acheté un vieux bateau à vapeur qui fut jadis en service sur le Danube, le transforma en café flottant et jeta l'ancre devant la ville de Bratislava (Tchécoslovaquie).

Un orchestre de tziganes, des consommations de premier choix attirèrent bientôt une foule de clients. Les affaires de l'ancien officier britannique prospérèrent. Mais quand il fallut payer les contributions à la ville de Bratislava, le propriétaire déclara que le fleuve Danube était un fleuve international, le bateau du citoyen anglais était un territoire britannique et les autorités tchécoslovaques n'avaient aucun droit sur lui.

« En ce cas, répondit la police tchèque, chacun de vos clients devra être muni d'un passeport pour l'étranger visé par le consul d'Angleterre. Finalement l'affaire est venue devant les Juges. Le tribunal, perplexé, s'adressa aux experts du droit international alors que l'Anglais menaçait de saisir la Société des Nations. Les choses en sont là... Pourvu que l'incident ne dégénère pas en conflit diplomatique ! »

Après une poursuite mouvementée dans les rues de Londres, le voleur de cette auto est venu s'écraser contre cette balustrade. C'est par miracle qu'il ne renversa personne sur son passage.



Après une poursuite mouvementée dans les rues de Londres, le voleur de cette auto est venu s'écraser contre cette balustrade. C'est par miracle qu'il ne renversa personne sur son passage.

Le message du fou

Moscou, août 1929.

Un inconnu se présenta dernièrement au télégraphe central de Moscou, et déclara être commissaire du peuple.

« J'ai besoin de télégraphier d'urgence à Moscou, dit-il. On lui réserva immédiatement le câble spécial et l'homme dicta 5.000 mots... qui n'avaient absolument aucun sens. »

Les employés, impressionnés par l'importance du personnage s'excitèrent, pensant qu'après tout, il s'agissait d'un message chiffré.

Le gouvernement de Moscou ayant reçu cette dépêche incompréhensible ordonna une enquête et on établit que le prétendu commissaire était un fou, évadé de l'Asile.

Un boulangier prétend à un grand titre d'Angleterre

Londres, août 1929.

James William Perceval, boulangier à Londres, est un homme d'une soixantaine d'années, aux allures tranquilles et distinguées. Ses origines sont voilées de mystère, mais certains documents, reliques de famille et photographies semblent démontrer qu'il s'agit d'un descendant authentique d'une grande famille anglaise, les comtes d'Égmont.

Au mois de janvier dernier, le IX^e comte d'Égmont étant mort sans laisser de descendance directe, son titre échut à un parent éloigné, Mr. Frederick Perceval, le « comte du Ranch » ainsi que l'on a appelé ce gentilhomme, qui depuis vingt-cinq ans exploite une ferme au Canada. Le nouveau comte d'Égmont débarqua récemment en Angleterre, afin de prendre possession du château historique qui lui revient par héritage. Mais avant de quitter le Canada, il avait reçu un avertissement du boulangier James-William Perceval qui affirmait ses droits et était soutenu par une firme de notaires.

L'avertissement demeura sans réponse, et Frederick Perceval fut accueilli en Angleterre avec tous les honneurs dus à son titre.

Mais le boulangier persista dans ses réclamations. « La seule pièce qui manque à mon dossier, dit-il, est mon extrait de naissance. Mais il a pu produire une tabatière aux armes des Égmont et des photographies qui montrent une extraordinaire ressemblance de famille. Des agents recherchent activement les documents nécessaires pour établir son droit. Il affirme être le fils d'Augustus John Perceval, héritier présomptif, et le neveu du VI^e comte d'Égmont. Pour des raisons de famille, sa naissance fut cachée par son père, mais il existerait des documents importants prouvant l'absolue authenticité de ses droits. Si ceux-ci venaient à être établis, non seulement le comte d'Égmont actuel devrait renoncer à son titre, mais encore tous les aînés de la famille depuis le VI^e comte ne pourraient plus être considérés comme authentiques. Le fait, s'il est en vérité, car il ne faut pas oublier que ces porteurs d'un grand titre d'Angleterre ont été et votés des lois à la Chambre des Lords. »

C'est, avec une vive curiosité que les journalistes sont allés interviewer celui qui depuis peut-être s'appellerait comte d'Égmont, baron Perceval, baron Lovel and Holland, etc., Malgré les fêtes de l'Assomption et tandis que ses collègues se mettaient au vert, le prétendant n'a pas quitté son four.



Une curieuse station de police dans les rues de Hambourg.

Une prédiction d'Edgar Wallace

Londres, août 1929.

Edgar Wallace, le grand écrivain anglais, auteur du roman Les Quatre que nos lecteurs n'ont pas oublié, a décidé de ne plus écrire d'autres polices.

Sur une scène de Londres, on joue actuellement une pièce de lui, Calendrier, ou il n'est question ni de crime, ni de détective, mais simplement de bookmakers.

A un critique, qui se montrait surpris de ce changement de ligne, Edgar Wallace répondit : « La criminalité diminue en Angleterre. La législation pénale s'humanise. Le niveau intellectuel du peuple anglais s'est élevé et on peut dire que dans 25 ans le nombre des crimes tendra à insignifiant. Il ne s'agit plus alors de punir les criminels, mais de les rééduquer. »

Conclusion : Le roman policier répond de moins en moins à la mentalité anglaise. »

Le douanier et les papillons

New-York, août 1929.

Un naturaliste Américain, revenant aux États-Unis d'un voyage d'études, avec une riche collection de papillons.

L'employé des douanes voulait à tout prix lui faire payer les droits, mais il ne pouvait pas trouver sur sa liste de marchandises la rubrique des papillons.

Alors, malgré les protestations du naturaliste, il le fit payer la taxe prévue pour l'importation des oiseaux en disant que les uns et les autres ont des ailes et par conséquent doivent payer les mêmes droits.

Les origines de Hlle Docteur

Berlin, août 1929.

Détective a publié dernièrement des révélations sur l'étrange vie de « Mademoiselle Docteur », la mystérieuse espionne allemande qui avait été dernièrement interrogée dans une maison d'aliénés.

Un journal berlinois vient de commencer la publication de documents inédits sur la vie et l'activité de cette femme qui joua un rôle si important dans les coulisses de la guerre.

Son vrai nom est Anna-Maria Resser. Elle est la fille d'un très riche antiquaire berlinois. Son père l'avait chassée de sa maison à l'âge de 16 ans parce qu'elle était enceinte. Son amant était un brillant officier des hussards, le baron Winanski.

Cette affaire provoqua un grand scandale dans la haute société de Potsdam et le baron Winanski se démissionna d'officier.

Il s'occupa pendant quelque temps de la jeune femme, mais celle-ci, reniée par sa famille, devint peu à peu un être agri, orgueilleux et prêt à toutes les aventures.



M^{me} Dhelma Holland, âgée de 22 ans et mère de trois enfants, vient d'être condamnée à plusieurs mois de réclusion pour infraction à la loi sur la prohibition. Détenu dans la prison de Los-Angeles (Californie), elle passe son temps à tricoter des vêtements pour ses enfants.

Trompé, battu et pas content

DEPUIS sept ans, le gardien de la paix Marius Poulon — révoqué depuis peu par la Préfecture de Police — et Blanche Théveny entretenaient, suivant la formule, des « relations coupables ». Le mari, bien entendu, n'en savait rien et il était au mieux avec Poulon. L'ancien « flic » était d'ailleurs très serviable ; aussi, le 10 juin dernier, Théveny, ayant à déménager, demanda-t-il à Poulon de l'aider à transporter son mobilier dans le pavillon qu'il venait de louer, 76, boulevard National, à Vincennes. Poulon déménagea le mobilier et il enleva... la femme. Ce déménagement illégitime, qui s'accompagnait de violences graves, motiva le renvoi en correctionnelle de celui qui, autrefois, avait été le soutien de l'ordre et qui n'était plus maintenant qu'un vulgaire délinquant, assis sur les bancs de la 10^e chambre, à côté de chena-

Il y aurait un témoin bien intéressant à entendre : la femme. Elle est, paraît-il, dans la salle. Le défenseur du prévenu, M^e Crépin, demande son audition. Elle est, dit-il, « le pivot » de l'accusation ; elle seule pourrait dire exactement — ou à peu près — comment « les choses se sont passées », si vraiment Théveny a été attaqué par derrière, ou si, au contraire, Poulon a frappé pour se défendre contre une menace imminente du mari qui l'aurait surpris en train d'embrasser Blanche... entre deux portes.

Mais le témoignage de la femme, prise entre l'amant et le mari, apparaît bien suspect au tribunal ; son impartialité serait soumise à une trop rude épreuve... Le tribunal décide de ne pas l'entendre ; il se contentera d'écouter les plaidoiries successives de la partie civile et de la défense et il prendra sa décision : un juste milieu.

M^{me} Agathe Dyvrande-Thévenin, féministe convaincue, est contre la femme adultère un redoutable procureur. Elle fonce sur elle et sur Poulon ; elle évoque l'« attentat » ourdi par les deux amants contre « le brave homme » dont elle défend les intérêts...

M^{me} Dyvrande. — Aucune discussion, aucune scène n'avait précédé l'agression : la femme, qui depuis sept ans trompait son mari, n'a eu, pour celui-ci, blessé et jeté par terre, aucun geste de pitié... Le tribunal délibère : Marius Poulon a un rictus.

— Il rit ! s'écrie indignée M^{me} Agathe Dyvrande.

M^e Crépin. — Mais non, il pleure, rétorque, furieux, et jeté par terre, aucun geste de pitié... Le tribunal décide de ne pas l'entendre ; il se contentera d'écouter les plaidoiries successives de la partie civile et de la défense et il prendra sa décision : un juste milieu.

L'honneur d'Alexandre Théveny est vengé.

Nos révélations sur la prison de Limoges

Nos lecteurs se souviennent de nos révélations sur les scandales de la prison de Limoges. Le docteur Bassel, député de cette ville, vient d'informer le garde des Sceaux qu'il compte l'interpeller sur les faveurs exceptionnelles accordées à un grand coupable, que sa haute situation sociale et sa fortune considérable n'ont pas empêché de tuer lâchement un modeste travailleur, père de famille, avec des complices que nul n'a recherchés.

Alexandre Théveny. — J'ai été assailli par Poulon sans motif ; frappé avec une clef anglaise, sur le crâne, par derrière... Pendant cinquante-six jours, je n'ai pu travailler... Marius Poulon. — Vous exagérez, Monsieur. Alexandre Théveny. — Vous êtes un menteur, monsieur, et autre chose encore... Marius Poulon. — Vous aussi, monsieur...

Une heure au Conseil des Prud'hommes

Le Palais somnole... Jetés pêle-mêle sur les bancs des deux seules chambres correctionnelles qui fonctionnent en ces mois d'été — période de « vacances » — les poulieux, les « flagrants délits », quelques escrocs ou caissiers infidèles dont le procès n'a pu venir plus tôt, défilent avec une rapidité ahurissante.

A la Cour, une seule audience, et seulement tous les dix jours... Mauvaise saison pour les appelants : on peut en croire un vieil huissier ; il ne faut jamais passer devant la Cour pendant les vacances, si l'on a quelque chose de sérieux à dire pour sa défense, « parce qu'alors il faut discuter et la saison est mauvaise pour la discussion », les conseillers n'ayant qu'un désir : celui de s'en aller au plus tôt...

En août et septembre sont les grands mois de la confirmation. On confirme à tour de bras ; c'est plus simple ; on fait ce qu'on fait les premiers juges ; cela supprime l'ennui, la fatigue d'une délibération ; le travail est, en quelque sorte, tout maché, « confirmé ». « Confirmé », dit la voix assoupie d'un président intérimaire.

Aucune chance de voir sa peine réduite, assurent ceux qui ont quelque expérience.

A quoi les optimistes répondent :

— Aucune crainte de la voir augmenter...

Optimisme qui n'est d'ailleurs pas tout à fait justifié, un magistrat hésitant moins à aggraver une peine qu'à l'atténuer.

La vie du Palais s'est réfugiée de l'autre côté du boulevard, dans un hideux bâtiment, compact, tassé, écrasé par sa coupole.

La bâtisse, lourde, noire, continuellement remaniée, restaurée, n'est éclairée, au matin, que par la fraîche lumière du marché aux fleurs... Cette masse hétéroclite abrite un bureau de poste, un débit de vins, qui connut, avant la guerre, la célébrité par l'ouverture d'un avocat aussi ridicule que laid et qui donnait dans cet établissement, aux clients racolés un peu partout, des consultations juridiques. Les consultations s'accompagnaient d'une « cerise », gracieusement offerte au maître ; la clientèle, séduite, affluait.

Ce « cabinet » d'avocat, qui ne s'accordait pas avec les règles strictes, traditionnelles du barreau, fut bouleversé, un après-midi, par l'arrivée subite de trois anabaptistes, qui avaient nom : le bâtonnier Roubert, le bâtonnier Chenu et le futur bâtonnier Alloué Salle...

L'avocat fut traduit devant le Conseil et rayé ; le débit est retombé dans le silence...



La nouvelle entrée du Conseil des Prud'hommes.

que par une médaille de bronze, reliée par un ruban bleu et rouge à la boutonnière ; pas de robe noire, pas de toque... nu-tête et veston... Ouvriers et patrons, pris dans chacun de ces groupes sociaux, élus au suffrage restreint, les conseillers prud'hommes montent sur l'estrade.

Au pied du Conseil, est assis le secrétaire. Un personnage, le secrétaire ; à lui seul, il est le juge, le juge unique. Du moins, à le voir, à l'écouter, il apparaît tel. Lui aussi, il porte une médaille. Sa moustache noire — d'avant guerre — est conquérante... Il dicte aux cinq conseillers les décisions qui lui conviennent... c'est un personnage ; il se donne de l'importance, rabrouant justiciables et avocats, et passant si souvent la mesure qu'il lui arrive parfois de petits ennuis.

Un jour, un avocat, agacé par son attitude, le traita « d'Eminence grise »... Le secrétaire entendit mal : une erreur d'acoustique, qu'il interpréta comme un rappel de son rôle, en principe, modeste, détermina un quiproquo fort amusant.

Il se leva, tout rouge, et apostropha l'avocat :

— Maître, vous m'avez insulté !

— Comment, en vous comparant à un personnage historique ?

On finit par comprendre la raison de sa colère ; le secrétaire du Conseil des Prud'hommes avait entendu : « éminent scribe » !

Après tout, tel quel, le mot n'était ni incorrect, ni inexact.

L'« Eminence grise » est chargée de faire l'appel des causes.

La voix clame : « Qu'à l'appel de son nom,

personne ne bouge ! On doit répondre simplement : « Présent »... Seuls doivent s'avancer ceux dont l'adversaire fait défaut... »

On s'écrase dans la salle : par les larges fenêtres qui s'ouvrent sur la rue de Lutèce, le soleil, que ne tamise aucun rideau, incendie la pièce... On étouffe... La Justice sent mauvais, que ce soit à la Correctionnelle ou au Conseil des Prud'hommes... L'air est fétide. Parqués dans un coin, à droite, les avocats attendent leur tour...

Ici, aucune marque de prévenance pour le barreau... Les incidents sont « de style » entre les avocats et le Conseil...

La lecture du rôle est interminable : 200, 300 affaires sont inscrites à chaque audience.

Il est vrai que certaines affaires sont vite jugées : le Conseil des Prud'hommes du département de la Seine ayant la réputation d'être systématiquement hostile aux patrons, ceux-ci, bien souvent, préfèrent ne pas se dérangier et faire appel devant le tribunal d'une décision qui, d'avance, leur sera défavorable...

Dans ce cas, un jugement par défaut est rendu immédiatement.

La salle d'audience prend l'aspect d'une foire, d'une station de métro aux heures héroïques... La sérénité, la paix qui conviendraient tout particulièrement à ce lieu, où doivent s'apaiser les irritants conflits, en sont absentes... Brouhaha... le secrétaire tonne, sa moustache frémit, sa médaille se balance de colère...

— Et vous, là-bas, découvrez-vous !

Il y a toujours « quelqu'un », au fond de la salle, qui garde sa casquette.

— Que réclamez-vous ?

L'ouvrier est à la barre... tant de journées de travail... pas de discussion sur les comptes... brusque rupture de louage de services ; le délaicongé est tarifé suivant la profession ; adjugé...

— A un autre !...

Cette fois, la question est plus délicate ; il y a « compte à faire », les parties sont en désaccord sur les motifs du congédiement : une enquête est ordonnée ou le renvoi devant un conseiller-rapporteur, ce qui est encore la meilleure des solutions...

Une petite femme blonde, fardée, qui minaude ; c'est une artiste qui est en difficulté avec son directeur ; elle a été laissée en plan au milieu de sa tournée ; elle réclame des dommages-intérêts ; mais le directeur a des griefs sérieux contre la petite femme blonde ; du moins, il le prétend. La salle s'amuse : on n'aura pas perdu son après-midi ; on a le spectacle gratuit d'un artiste, « une vraie », qui joue, pour de bon, son rôle...

— Silence ! crie le secrétaire.

Le public s'esclaffe... ce qu'on s'amuse aux Prud'hommes ! Et il y en a qui disent qu'on s'y embête...

Voici le plaideur récalcitrant : le représentant du patron lui offre une indemnité raisonnable ; l'autre refuse.

— Acceptez !... dit le secrétaire.

— Je veux davantage...

— Acceptez, mon ami, il le faut, reprend, plus doux, le président.

— Je veux davantage...

L'homme ne sait pas dire autre chose ; le secrétaire grommelle... il a l'air de dire : « Si vous n'acceptez pas ce qu'on vous offre, vous n'aurez rien du tout... »

Peu à peu, la salle se vide.

De temps à autre, l'« Eminence grise » prononce des mots sibyllins : « de l'autre côté du hall »...

Un peu comme un groom d'hôtel à qui l'on demanderait où se trouvait la salle de bal, le restaurant ou les lavabos...

« De l'autre côté du hall ? » En face, séparée de la salle où siège le « bureau général » par toute la largeur du péristyle, est une pièce sombre, où s'écrasent d'autres plaideurs ; les malheureux !... Parce qu'ils n'ont pas rencontré, lors de la conciliation, leurs adversaires, ils sont obligés de recommencer cette tentative d'arrangement qui ne réussit jamais et ne sert à rien, si ce n'est à faire perdre à de pauvres gens un peu plus de temps...

« De l'autre côté du hall... » On est dans le noir... Obscurité de la salle, obscurité du procès, des mots employés, de tout ce vocabulaire judiciaire, affreux jargon hermétique, qui tombe sur la tête des petites midinettes, des dactylos congédiées et les éfarouche...

On leur tend une feuille...

— Montez au secrétariat...

— Pardonnons, M^{me} Sorel, où est-ce ?

— Je n'ai pas à vous le dire ; renseignez-vous...

— A qui ?

— F... moi la paix !...

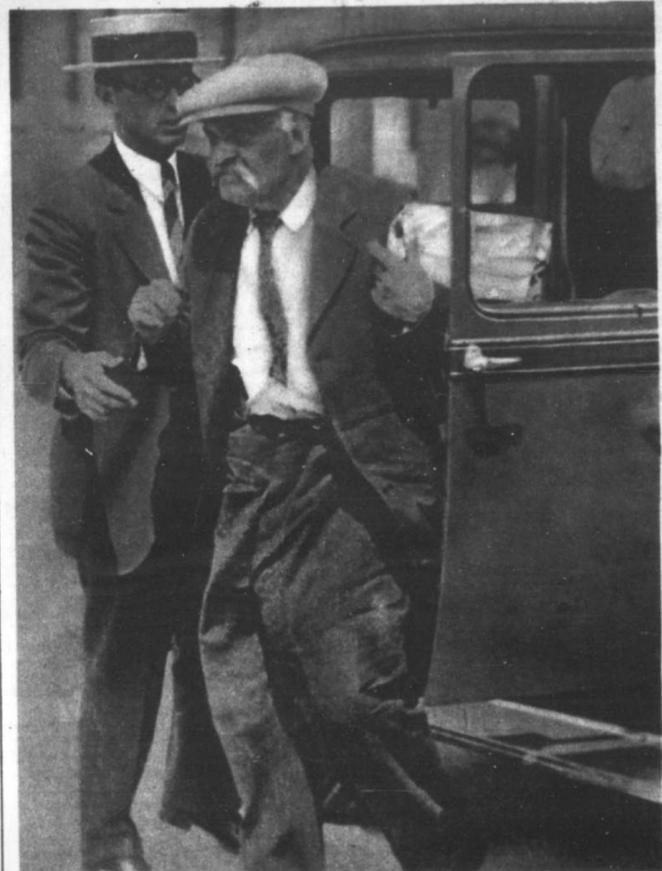
La courtoisie la plus élémentaire est inconnue ici... Que les midinettes et les dactylos se débrouillent ; ici, on ne renseigne pas, on rend la justice, et ce n'est pas la même chose, pas du tout...

— A qui le tour ?

On a restauré la façade de l'affreux bâtiment, on a réverni la porte, badigeonné la muraille, lavé l'escalier.

Quand se décidera-t-on à « nettoyer » l'intérieur de la bâtisse, à aérer le Conseil des Prud'hommes, à le rendre plus propre, plus lumineux, plus accessible aux pauvres gens, plus compréhensible à tous ceux que la misère oblige à s'adresser à lui ?

Maitre JACQUES.



Jesse Pomeroy, qu'un triple meurtre avait fait condamner, il y a 53 ans, à la détention à vie, n'était pas sorti, depuis cette époque, de la prison de Charlestown (Etats-Unis). On vient de le transférer dans un autre pénitencier et son étonnement fut grand de voir, durant le parcours, des gratte-ciel, des autos et des avions. Notre photo représente Pomeroy à son arrivée dans sa nouvelle prison.

L'escroc des artistes

Le comte Guillaume de Ségur, le jeune époux de Mme Cécile Sorel, flaira tout de suite une escroquerie, lorsqu'il reçut la visite de Louis-Georges Blanc, qui se présentait à son domicile, Rond-Point des Champs-Élysées, le 26 juin dernier.

— Je suis journaliste... lui dit le visiteur, et je vous apporte une lettre de Mme Marthe Davelly, de l'Opéra, sollicitant une aide pécuniaire en faveur de sa camarade Mérentié, qui est littéralement dans la misère... La malheureuse est sur le point d'être saisie par l'huissier...

— Voici d'ailleurs la lettre...

Et Louis-Georges Blanc remit au comte de Ségur le document destiné à Cécile Sorel.

La lettre était écrite sur papier mauve, d'une belle écriture allongée :

« Chère madame, Vous n'ignorez sans doute pas tous les malheurs qu'a eus ma camarade Mérentié, de l'Opéra, qui, voici trois ans, fut obligée de vendre son hôtel, ses bijoux et ses meubles et de se réfugier dans un modeste logement. Depuis plus d'un mois, elle se trouve au lit, atteinte d'un cancer et à la veille d'être saisie et d'être jetée sur le pavé pour une somme de 22.000 francs. J'ai pris l'initiative de lui venir en aide et de lui adoucir le peu de temps qui lui reste à vivre. Une collecte ouverte parmi le Théâtre lui procure déjà une somme de 16.000 francs que je compléterai demain chez l'huissier, le détat expirant à ce jour. Je compte sur quelque chose de votre part, chère madame, et vous remercie d'avance. Serait-il indiscret de vous demander votre précieuse concours pour une soirée que je donnerai dans la deuxième quinzaine de juillet, après minuit, à l'Empire et à son profit ? Je me serais fait un plaisir de venir moi-même effectuer cette démarche, mais depuis dix jours, je fais la garde-malade auprès de mon ami, victime d'un grave accident d'auto... Veuillez agréer, chère madame, ... etc. »

Cette lettre était un faux ; Louis-Georges Blanc en avait rédigé une douzaine, à peu près identiques, destinées à Marthe Chénal, Lucy Arbelle, Lucienne Bréval, Napierkowska, Raymonde Visconti, Zambelli, Albert Carré et Henri Rabaud.

L'escroquerie n'avait aucune chance de réussir auprès de Cécile Sorel, pour l'excol-

lente raison que Marthe Davelly est une de ses meilleures amies, qu'elle ne l'appelle pas « chère Madame » et que l'accident, auquel il était fait allusion dans la lettre était une blague...

Le comte Guillaume de Ségur pria le visiteur de repasser dans l'après-midi et, sur le coup de cinq heures, deux inspecteurs arrêtèrent Georges Blanc...

Spécialiste du faux, l'escroc fut trouvé porteur des lettres qu'il allait adresser aux personnalités théâtrales que nous venons de citer...

Deux artistes seules furent réellement escroquées : Edmée Favart, qui n'hésita pas à envoyer 500 francs pour venir en aide à « l'infortunée » Mérentié, et Mme Brothier-Moreau, qui remit 300 francs.

Mais ces 800 francs coûtèrent cher à l'escroc : ses condamnations antérieures lui valurent d'être relégué ; auparavant, il fera six mois de prison.

Le rat d'église

Georges Junck est un spécialiste ; il n'a que vingt-neuf ans, mais trois condamnations.

Le 16 juillet, il a été arrêté dans l'église de Bry-sur-Marne, en train de prendre le contenu d'un tronç, qu'il avait au préalable fracturé avec un ciseau à froid... Les billets de 5 et de 10 francs garnissaient sa poche...

Junck avait une mallette : dans la mallette, on trouva un bénitier en bronze ciselé, qu'il avait volé dans la sacristie de l'église...

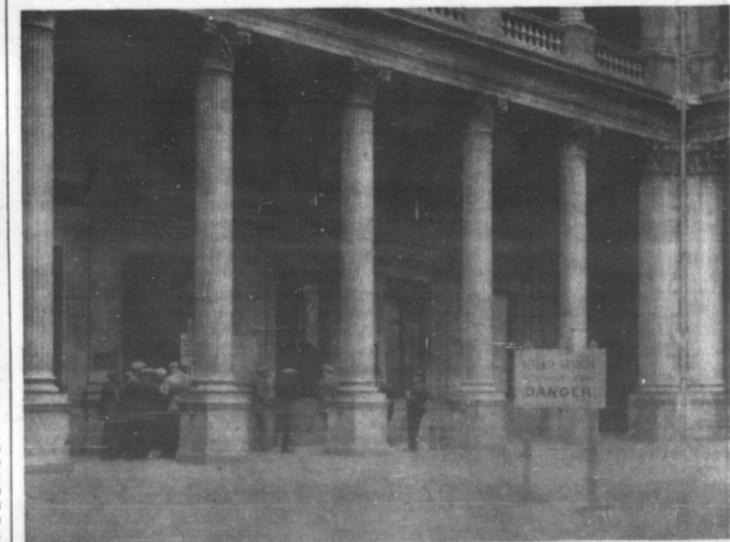
— Je voulais le vendre où j'aurais pu... dit-il mélancolement au vicair qui lui mit la main au collet.

Le plus grave dans l'histoire, c'était la répétition des méfaits : l'église de Bry-sur-Marne avait été plusieurs fois cambriolée.

La cause n'était pas très complexe... récidiviste endurci, voleur pris en flagrant délit, il semblait que la conscience des magistrats ne fût pas soumise à une rude épreuve.

Eh bien ! non... les juges ont eu une inquiétude ; cet homme, qui vole dans les églises, ça leur a paru étrange, digne de retenir l'attention d'un psychiatre.

Et avant de juger le cambrioleur de l'église de Bry-sur-Marne, ils ont prié le docteur Boutet d'examiner son cerveau...



Dans les couloirs du Conseil des Prud'hommes.



Louis-Georges Blanc (à droite), l'escroc des artistes, sur les bancs de la Correctionnelle.

Le marché aux fausses identités

Il nous manque un plan général des bas-fonds de Paris...
Ce serait le seul moyen de savoir, au fur et à mesure de l'actualité, les migrations des dévoyés. On y pourrait constater la prospérité toujours croissante des marchés où les trafiquants de noirs et de blancs font de l'or avec la vie des filles perdues et des vierges; on y verrait l'envahissement progressif de nos rues, de nos marchés et de nos temples par les comptoirs de proxénètes, de marchands de drogues et de marchands d'enfants; on y pourrait mesurer l'étendue de ces cavernes d'Alibaba — souvent établies aux Champs-Élysées — où les voleurs internationaux comptent leurs dépouilles; on y lirait bien d'autres choses encore et, entre tous ces campements, serpenteraient les chemins de la misère et du vice qui vont jusqu'aux grands marécages des Halles, du Sébasto et de la place Maubert.



(Photos Detective)
Sur la Zone, le cabaret où le Portugais Teixeira vendait de fausses identités.

S'il fallait délimiter sur ce plan le marché aux fausses identités, il faudrait situer le quartier général des négociants de cette foire mystérieuse sur les quais des grandes gares et dans les couloirs du service des étrangers à la Préfecture de Police. La halle principale du marché serait approximativement circonscrite dans le maquis de l'Hôtel de Ville, qui s'étend à travers les rues lépreuses, de la Seine à la République, d'une part, et des Halles à la Bastille, d'autre part. La halle annexe comprendrait les terres de misère, véritables champs catalanais de Paris, qui vont de la mairie du vieux Montmartre à la zone désolée de Saint-Ouen. Enfin on pourrait indiquer, comme magasins d'approvisionnement de ce marché illicite, les bureaux de mairie, les commissariats de police, les consulats, voire les boutiques achalandées de certains fournisseurs du ministère de la Guerre.

Voilà pour les emplacements. Voyons les hommes qui s'y rendent pour y échanger les grimaces qui d'un hors-la-loi font un citoyen comme les autres!
Ceux qui achètent, ce sont les malfaiteurs de toutes classes à qui il est nécessaire de changer aussi souvent de visage que d'état civil; ce sont les déserteurs, les prisonniers évadés, ce sont les filles perdues qui veulent faire commerce de leur corps pour de l'argent avant d'avoir atteint l'âge légal; les faillis qui ouvrent boutique sous de faux noms et les « débrouillards » qui rêvent de s'approprier l'héritage d'un disparu; ce sont surtout, dans la plupart des cas, les familles exilées, qui chaque année nous envahissent et qui, modernes chercheurs d'Eldorado, venus de Pologne, d'Espagne ou d'Italie à la conquête de Paris, courent le risque d'être reconduits à la frontière par un gendarme.

Le cœur du « bon » négociant saigne...
— On va, mon vieux, te reconduire à la frontière après un petit stage à Fresnes!
L'homme se lamente. Ah! qu'en cette minute la France est un beau pays, et comme il y ferait bon vivre. La scène se termine invariablement dans l'arrière salle du cabaret, à l'abri des curiosités indiscretes.
— On te procurera des « faux-faifs » comme s'il en pleuvait!
De faux papiers? Un faux certificat de travail qui permettra d'en obtenir un vrai ensuite!
— Oh! mon vieux.
La reconnaissance n'a point encore la valeur d'une monnaie légale. Il y a des frais et le trafiquant risque vingt ans de travaux forcés. Cela vaut bien, n'est-ce pas, quelques « sacs », comme on dit dans le « milieu » — voire un petit billet de mille!

travaillé à Gragnigny, pas plus qu'il n'en coûtait à l'obéissant secrétaire du commissaire de police, d'établir des cartes d'identité à leur nom, d'y apposer le sceau dont elle avait la garde et d'y inscrire la mention « vu avant le départ pour Saint-Ouen »! Au contraire, affirme Teixeira, cela leur rapportait des sommes, qui pour être peu importantes n'étaient non moins appréciables.
Et les amis de Teixeira, « revenus » des environs d'Evreux, sans avoir quitté la Zone, se présentaient aux autorités de Paris, la conscience en repos, disant :
— J'arrive de Gragnigny!
Il en arrivait trop. Beaucoup trop! Une dizaine d'arrestations furent opérées, y compris celle de l'astucieux Portugais, chez qui on trouva une comptabilité en règle et... trente demandes de cartes d'identité!



La rue des Rosiers, quartier général des juifs errants.

Ce sont aussi les disparus volontaires, ceux qui abandonne sa femme et ses enfants, la femme qui abandonne son mari, la jeune fille qui s'enfuit de sa famille pour suivre l'élu de son choix, le caissier infidèle, dont les dettes ont été remboursées, et qui va dans un autre pays se refaire un visage d'honnête homme et passeport au mineures qu'il embarque pour Buenos-Aires et pour les terres des Indiens, et qui d'ailleurs en fabrique pour lui-même...

Des halles annexes au marché central
Teixeira et ses rabatteurs : Joseph Costodio, François Augustino etc... ne sont, répétons-le, que des trafiquants de petite envergure.
Les autres continuent leur négoce tranquillement installés dans les restaurants et dans les bars cosmopolites de la rue Marcadet, de la rue des Rosiers ou encore de la Place de l'Hôtel-de-Ville à quelques mètres, vous dis-je du bureau de M. le maire.
Perquisitions et rafles n'y font rien. Ils ont « l'œil ». Et peut-on je vous prie, trouver à redire à un honnête consommateur, en règle avec la justice, qui tient une conversation à voix basse avec les transplantés que le hasard a amenés à sa table!
Leurs rabatteurs surveillent l'arrivée des trains qu'ils sont donc accueillis aux étrangers. Qu'ils savent donc procurer à leur compte aux modestes émigrants le gîte et le couvert, il s'en trouve même qui surveillent la préfecture de police. On en arrête un l'autre jour encore, qui montait une grande patiente dans le couloir où stationnent les étrangers!

De toutes les halles de faussaires, c'est la plus mystérieuse.
Une liasse de papiers cela n'est pas difficile à dérober dans une poche décosu ou sur un corps engourdi.
Encore les vivants, cela manifeste, il y a les morts! Quand un misérable meurt aux Halles ou à la Maubert, sous les ponts ou sur les berges de Notre-Dame, on retrouve quelquefois son corps, mais jamais ses papiers. Trépassés, on entend encore crier votre nom en Correctionnelle ou aux Assises!

Or, Mme Détrouille ayant appris que le garçon de chez Ory courrait sa protégée, ne fut point satisfaite.
— Comment, Aimée, lui dit-elle, vous avez donc un amoureux?
— Ah! bah! Madame répondit la bergère en riant, il n'est pas dangereux. Et ingénument, elle avoua à sa maîtresse qu'elle avait accepté des cadeaux d'Ulrich.
— Aimée, dit gravement Mme Détrouille, toute fille qui reçoit des cadeaux des hommes, il faut qu'elle les paye de sa vertu... Rendez tout cela...
Ces deux oranges, cette demi-bouteille de cassis, ce fichu rose, qui rôle ils jouèrent dans la destinée de la bergère d'Ivry!
Obéissante, celle-ci s'en fut chez Ory et, posant un petit panier sur la table, dit à Ulrich : « Ma maîtresse m'a grondée pour avoir reçu des cadeaux d'un homme. Il faut que vous les repreniez... Et rendez-moi l'anneau que je vous ai donné... » Ulrich fut atterré : il ne voulait rien reprendre, garda l'anneau; Aimée partit, et les oranges, le cassis, le fichu restèrent sur la table.
A partir de ce jour, Honoré tomba dans une sorte de mélancolie traversée d'accès de fureur. Il ne répondait point lorsqu'on l'appelait, pleurait, serait les poings ou murmurait : « Je ferai un malheur ! » Parfois, il imitait les crieurs publics et, montait sur une table, clamait : « Voilà la condamnation à mort de Honoré Ulrich, garçon marchand de vin, avec les horribles détails de son crime ! Pauvre Ulrich, sans détails de son crime ! Pauvre Ulrich, sans détails de son crime ! » L'assassin s'était greffé sur l'amour depuis un certain dimanche où il avait aperçu Aimée donnant le bras à un jeune homme habillé comme un monsieur et qui semblait

Rien n'est plus simple, je vous l'affirme, que de tenir boutique dans ce marché si bien achalandé, où négociants et acquéreurs ont toutes raisons de se féliciter de la prospérité d'un commerce qui leur apporte d'estimables profits.
— As-tu besoin d'une carte d'identité? demande le négociant à l'étranger qui geint dans le cabaret borgne où ses économies fondent sous la chaleur de l'alcool.
— Je ne puis l'obtenir, dit l'homme. Je suis venu en fraude et j'ai déjà été expulsé.

Il résolvait le problème à sa manière. Un étranger pour acquérir le droit de travailler chez nous doit être muni d'une carte d'immatriculation. Il en procurait une à ses amis.
Teixeira ne se donnait pas la peine d'établir des faux. Il n'en éprouvait pas la nécessité, ayant dans ses relations des personnages importants : le secrétaire du commissaire de police de Gragnigny dans l'Eure, où il avait séjourné et l'instituteur du pays, secrétaire de la mairie.
Il n'en coûtait rien au secrétaire de la mairie, de certifier, que les amis de Teixeira avaient



De toutes les halles de faussaires, c'est la plus mystérieuse.

UN CRIME PASSIONNEL SOUS LA RESTAURATION

Sous la Restauration, on n'était pas encore blasé, et les crimes passionnels avaient toujours le don de surexciter l'opinion.
C'est pourquoi, en l'an de grâce 1827, le roi Charles X régnant, l'histoire d'Aimée Millot occupa tout Paris.

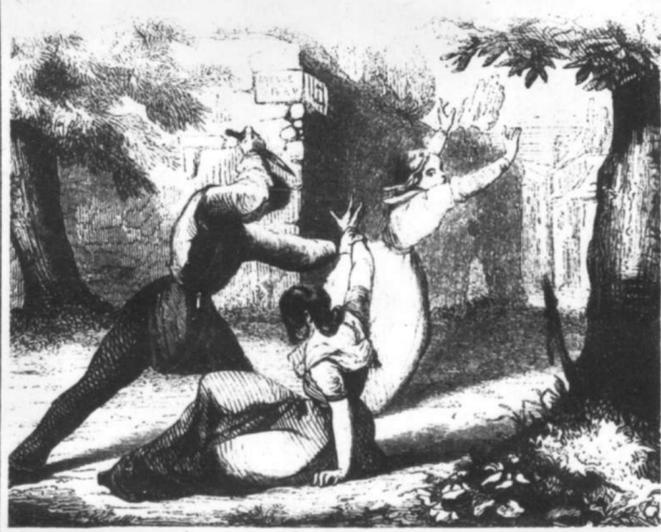
ou la vie d'Honoré Ulbach, meurtrier par amour de la bergère d'Ivry

Tragédie presque classique, qui n'avait pour décor que les longues avenues de la banlieue, mais que rehaussaient et la jeunesse des protagonistes et la puissance du divin Eros, « impossible à vaincre ».

Tableau champêtre aux portes de Paris, qui charmaient les âmes sensibles : Aimée peu à peu était devenue célèbre, on l'appelait la bergère d'Ivry.
Il y avait alors, près de la barrière de Fontainebleau, une guinguette à l'enseigne des Nouveaux-Deux-Moulins, tenue par un certain Ory et où se réunissaient le dimanche les habitants du quartier des Gobelins. Aimée venait souvent y apporter du beurre, des œufs et du laitage; et chaque fois qu'elle apparaissait sur le seuil, le garçon d'Ory se précipitait à sa rencontre. C'était un jeune homme frêle, efflanqué, au teint pâle, et dont les yeux avaient une expression étrange. Il s'appelait Honoré-François Ulbach. D'où venait-il? On ne le savait pas précisément. Quelque temps employé chez un négociant, il s'était engagé récemment à l'auberge des Nouveaux-Deux-Moulins où il travaillait avec zèle, mais il étonnait son patron par une sorte de gâterie nerveuse et aussi par une connaissance assez approfondie de l'argot des « gens sans aveu ».

bien familier. Tout s'expliquait : la bergère avait un amant, un riche; et qu'était-il, lui Ulbach, sans parents, sans amis, abandonné de tous... de celle en qui il avait mis toutes ses espérances.
Il était devenu si fantasque et négligeait tant son travail qu'Ory le renvoyait. Honoré ne fit aucune objection : au point où il en était, peu lui importait. Il fit un paquet de ses hardes et s'en fut tout droit rue des Lyonnais, chez la veuve Champenois où il connaissait les fils. Il vint là deux ou trois jours, mais, invinciblement, l'avenue d'Ivry l'attirait. Il restait là, guettant les chèbres de sa maîtresse; on la voyait, coiffée d'un grand chapeau de paille, assise sur le talus au bord de la route et lisant, tout en surveillant ses bêtes. Parfois une petite fille de huit ans, Juliette Saumon, l'accompagnait, et Aimée, ces jours-là, faisait la lecture à haute voix.

suborneur, lui qui ne désire que le mariage! Et magnifique, il riposte : « Je ne suis pas un homme à subtiliser une femme ! » Mais Aimée a appris sa leçon : Madame Détrouville sait à quoi s'en tenir peut-être ! Alors furieux, Ulbach se récrie : « Dites plutôt, Aimée, que vous aimez mieux être fréquenté par le grand avec qui vous sortez le dimanche ! » Blessée, la bergère change de ton, elle ne veut pas dire que « ce grand » est son cousin, et sèchement : « Je sors avec qui il me plaît; cela ne regarde personne ». L'effet est instantané : « Je veux savoir qui est ce beau monsieur-là; il me passera par les mains, aussi vrai que je m'appelle Honoré Ulbach ».



Ulrich brandit maintenant un couteau dans sa main.

En présence d'Aimée, Ulbach était tout autre; empressé, bien disant, craintif, il s'efforçait visiblement de plaire à la jeune bergère... et peu à peu Ory s'aperçut que son garçon était atteint du mal d'amour.
Lorsqu'Aimée n'avait point paru de toute la journée, Ulbach devenait taciturne; il allait sans cesse du comptoir vers la porte et si d'aventure le troupeau de chèbres se montrait du côté de la barrière Croulebarbe, il plantait là son travail, sautait au besoin par-dessus le mur s'il se croyait espionné... et Ory était sûr de le retrouver, assis sur le talus de l'avenue en compagnie de la bergère.

son paroxysme. Au moment où Juliette revient portant une tasse pleine d'eau, où Aimée tend la main pour la saisir, il intervient : « Vous ne boirez pas, vous m'écoutez... » et comme elle s'apprête à partir : « Vous resterez-là... Voyons, Aimée, est-ce que c'est vrai? Est-ce que c'est fini? » Aimée sans répondre, continue à marcher, il s'approche d'elle, la pousse vers une ornière, et comme elle le rabroue : « Eh bien non! vous ne vous en irez pas ! » Et la petite Juliette terrifiée voit Ulbach donner des coups de poings à son amie la bergère; celle-ci tombe; Ulbach brandit maintenant un couteau dans sa main; sa main s'abaisse, Aimée crie, mais l'autre frappe encore. « Au secours, à la garde ! » crie la bergère qui s'affaisse. Alors, avec une violence nouvelle, Ulbach lui plante son couteau dans le dos, ramasse son chapeau et s'enfuit...
L'orage éclate. Des torrents de pluie. Une petite fille qui court comme si tous les diables du monde la poursuivaient, et là, dans l'ornière, le long des arbres de l'avenue, un pauvre corps replié sur lui-même...

Le 25 mai, il alla rue Descartes, près de l'Ecole Polytechnique. Endroit privilégié : c'était là que cinq ans avant, les sergents de la Rochelle qui avaient tenté de renverser le trône des Bourbons s'étaient donné rendez-vous, c'était là que leur chef avait distribué les poignards qui servaient d'emblème à la conspiration. Ulbach ne se souciait pas de politesses, mais il avait lu les journaux, et le nom de la rue Descartes s'associait dans son esprit simpliste à l'idée de poignard. Il y avait, en effet, dans cette rue un revendeur de ferraille; Ulbach choisit un couteau de table dont il éprouva la pointe, mais celle-ci n'étant pas assez solide, il choisit un autre couteau, acheta une gaine, puis, satisfait, partit pour la préfecture afin de réclamer son livret d'employé. Sans doute voulait-il, une fois vengé, se placer en province comme un honnête ouvrier qui n'a jamais eu maille à partir avec la justice des hommes.

Le crime
C'est le même jour, dans l'après-midi, Ulbach retrouvait Aimée chez une marchande de grains où la bergère venait chercher la provende pour ses poules. « Il faut que je vous parle ! », Je ne puis, Madame m'attend pour dîner. » Et elle s'échappa.
Partie remise, Ulbach se dirige vers l'avenue des Gobelins. Il fait lourd; les nuages roulent dans le ciel annonçant l'orage... soudain le regard d'Honoré s'illumine. Là-bas, du côté de la rue Croulebarbe, voici Juliette Saumon qui s'avance, conduisant le troupeau de chèbres; Aimée va la rejoindre, c'est sûr. Caché derrière un arbre, Ulbach fait le guet : il en a l'habitude.
Aimée parait, il s'avance, elle recule. « Pourquoi voulez-vous vous en aller de moi? C'est donc bien décidé, vous ne voulez plus que je vous fréquente? » — « Non, M^{lle} Honoré, Madame ne le veut pas et elle dit que je n'ai rien de bon à attendre de vous, que vous êtes un trompeur et un suborneur. » Ulbach a un haut-le-corps : un

devant le jury, Honoré fit piètre figure. Non qu'il pleurât ou invoquât les circonstances atténuantes. Il songeait plutôt à se poser en grand criminel qui fait bon marché de sa vie. Pas un mot de regret; il reste le plus souvent hargneux, affecte l'indifférence, ou bien, pour attirer l'attention, il semble chercher quelque'un dans la salle, si bien que le président l'interpelle : « Vous ne m'écoutez pas... Regardez-moi. Qui cherchez-vous d'interroger? » Voilà des questions outrecuidantes. Honoré a son idée, parle; et cette idée. Elle apparaît quand Mme Détrouville s'avance à la barre des témoins. Alors Ulbach serre les poings et on l'entend murmurer : « Ah! si je te tenais ! »

En vérité, les femmes accourues au procès furent désappointées : cette espèce de collègue fatot n'avait pas la carrure d'un don Juan, ni la gentillesse d'un berger, même de banlieue; et lorsqu'on apprit que pendant la délibération du jury, il avait demandé à dîner et mangé de bel appétit, le dégoût s'en mêla. Condamné à mort, Ulbach ne bénéficia pas de la pitié du public.
Mais quand il se retrouva dans sa cellule, avec son avocat et l'aumônier de Bicêtre le sermonnèrent, un autre Ulbach se montra. Enfant de Paris, abandonné par sa mère qu'il croyait morte — qui en fait vivait, il avait été pris au cours d'un raffle nocturne et condamné pour vagabondage, il avait passé quinze mois dans la maison d'arrêt de Poissy et de Sainte-Pélagie. Avec ces antécédents, il aurait pu grossir, comme tant d'autres, « l'armée du crime », et pourtant il avait tenté de se faire une place au soleil en travaillant, il avait même espéré « fonder un foyer » en compagnie d'Aimée; celle-ci l'avait abandonné et voyant son rêve s'écrouler, il l'avait tuée, ce hors-la-loi!

Le crime
Cependant doléant sa frayeur, Juliette revient sur ses pas; Aimée s'est soulevée. « Ma petite Juliette, je suis morte, va chercher Madame. » Un blanchisseur qui passait par là survient, emporte Aimée dans ses bras et l'adosse au mur d'un jardin, puis va prévenir la police. Trop tard. Quand le médecin arrive, Aimée a fini de souffrir; cinq blessures l'ont atteinte, dont une mortelle dans le dos.

Littérature
L'assassinat de la bergère d'Ivry émut tout Paris : une jeune fille gardant ses troupeaux, un enfant innocent et chaste victime d'un drame d'amour, cela était bien digne d'attirer les belles personnes du faubourg Saint-Germain. Il y avait un peu de Trianon dans cette tragédie-là! Le criminel sans doute était un berger éconduit et jaloux; histoire lamentable et charmante!

La police ne découvrait pas l'assassin, et pourtant celui-ci ne se cachait guère. Dès le 26 mai, lendemain du crime, Mme Détrouville recevait une lettre adressée à Aimée et contenant un anneau : « Made-moiselle, je vous envoie ces deux mots pour vous remettre l'anneau que vous m'avez

demandé. Je vous l'envoie, mais c'est après vous avoir donné la mort. Je n'ai qu'un regret, c'est de vous avoir manqué. Adieu, perdue, l'échafaud m'attend, mais je meurs content de l'avoir punie de ton crime. Tout à toi. Ulbach. Mort, haine et vengeance ! »
Lettre d'un fou? Point tant que cela. Ce qui inquiétait Honoré, c'était de savoir si parmi les coups portés à l'infidèle, il y en avait eu « un de bon ». Réfléchi chez la veuve Champenois, il avait demandé à un nommé Bergeron qui se trouvait là : « Si on te donne un coup de couteau entre les deux épaules, crois-tu que tu en reviendrais? » « Non, avait répondu l'autre; mais pourquoi m'adresses-tu cette question? Est-ce que tu as envie de faire un mauvais coup? » Et Ulbach avait souri...
Le lendemain les journaux l'édifièrent, et c'est contre Mme Détrouville que se tourna sa haine; sur le mode redondant et avec ce singulier vocabulaire de rhétorique-feuilletoniste qu'on pour lui était le comble de l'art, il la menaçait : « C'est à vous que je dois la perte d'une épouse toujours chérie à mon cœur... Vous, femme acariâtre, vous seule mettiez entrave à notre félicité? Ce fer vous l'échapperez pas. La lettre contenait cinq francs destinés à faire dire une messe pour le repos de l'âme de la bergère; après quoi, par un retour inattendu, Ulbach s'excusa et se défilait en vous regardant, car je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Le moment où vous recevrez ma lettre, je serai pour jamais englouti dans le néant... »
Mais Ulbach force son talent : il n'a point le courage de se suicider, erre à travers Paris, échoue dans un méchant garni de la rue du Chantre près du Palais-Royal; mais décidément, la police ne se décide pas à le découvrir; alors il va au-devant d'elle. Le 3 juin, il se présente au commissariat du Marché-aux-Chevaux et demande des nouvelles de l'assassinat d'Aimée Millot. « Quel intérêt avez-vous dans cette affaire? » Alors simplement; libérant sa conscience, Ulbach répond : « C'est moi qui ai fait l'assassin. »

L'Oiseau Canari
à trois définitivement
la voie du
Courrier Sud
Lisez
Courrier Sud
Honnais par
A. de SAINT EXUPÉRY

LES BAS-FONDS



Il faut aller dans les vieux quartiers de Gênes ou de Naples pour trouver des masures aussi branlantes... (Photo Krull)

A LA RECHERCHE DE L'AVEVENTURE

EST un bien beau spectacle que celui de l'antique rade de Marseille, quand vient le soir et que le soleil tombe en cascade sur la muraille lépreuse et magnifique des maisons qui s'élevaient entre les tenailles du fort Saint-Jean et du Pharo. Des draps flottent aux fenêtres comme des pavillons. De la rive à la porte bleue du pont-transbordeur — cette arche jetée comme un défi dans les nues — des cargos immobiles et comme abandonnés, mirent leurs cheminées dans l'eau bourbeuse où courent les reflets des horizons illimités. Dans ce décor qui revêt à chaque instant une grandeur épique, une foule bruyante, bavarde et colorée s'agite. Là, les Marseillais viennent assister au spectacle que leur donnent tous les peuples de terre. Ici une comédie aux cent actes divers se joue autour des étalages des poissonnières où des dockers hâlés viennent courtiser de gaillardes matrones, chaussées de galoches et gainées dans des lainages. Nez en l'air, poing sur la hanche, elles leur donnent la réplique d'une voix traînante et gouailleuse, riant à pleine gorge, épuisant toutes les ressources du patois provençal. Ailleurs, entre une haie d'Anglais écarlates, défile un groupe de turcos et une caravane de Kabyles. Ailleurs encore, Ttin interpelle Marius, fait un bon-mot et rejoint à toutes jambes un groupe dont il s'était écarté. Et partout les pères, lutteurs, cow-boys, fakirs et fakresses, marchands de parfums et marchands de pacotilles, musiciens ambulants et chanteurs de rue, souvent bariolés comme des peaux-rouges, donnent des représentations au peuple, interrompant leurs tirades, leurs exercices, leurs airs et leurs chansons, pour lancer aux brunes filles qui passent, épanouies dans leurs robes éclatantes, des compliments et des vœux assassins.

Hé ! la belle petite. N'allez pas si vite. Vous allez vous perdre. Arrêtez-vous un peu ! J'étais à la limite des bas-fonds de Marseille. Dieu ayant allumé ce jour-là toutes les rampes du soleil avait donné toute la lumière. On éprouvait la fatigue d'une chaleur lourde que ne tempérât nul souffle d'air. Cependant une atmosphère de contentement et de bien-être m'enveloppait.

Je m'amusaï de tout : des gamins qui jouaient aux sous, sur les pontons ; des Arméniens chargés de tapis, de châles, de verroteries et de colliers, des Italiennes, masquées à demi par des fichus noirs, qui transportent dans leurs tabliers des melons moins colorés que leur peau et des jeunes fils de la vieille Espagne, qui assis en rond dans la rue, font la toilette de leurs pieds nus.

Mais je fus abordé par un homme qui avait une casquette d'amiral. C'était un guide interprète qui me faisait ses offres de service. Mon

homme me prenait pour un touriste. Il me proposait la visite de la ville, des onze kilomètres de la rade, du palais de Longchamp et du château d'If...

— Tu rigoles, Baptistin, lui dis-je. Saurais-tu me conduire dans les bas-fonds de la ville. Des marins débraillés poursuivaient de fortes filles... La flèche de Notre-Dame de la Garde trouait le ciel limpide. Jamais les maisons de la rade, avec leurs volets verts tranchant sur le vil des murs rougeâtres, ne m'avaient paru plus belles et j'eusse donné pour elles toutes les maisons de Paris si tristement patinées par la grisaille et par les pluies. Quoi ! Était-ce donc tout cela que j'allais abandonner pour le quartier maudit...

— Ce n'est pas bien joli, hé ! Il y a beaucoup de choses mieux que ça à Marseille. Seulement c'est original... murmura l'amiral.

D'une voix où chantait l'accent, il esquissait les offres alléchantes que l'on fait aux voyageurs. Il clignait de l'œil :

— Est-ce que vous êtes déjà allé chez A... ? Il y a beaucoup de monde, des étrangers et des Parisiens qui y vont quand ils passent par Marseille. On y trouve de jolies petites femmes, hé, des morceaux superbes et on a vite fait connaissance avec elles, allez ! Et puis on y fait le cinéma...

Il me prenait pour un Américain ou pour un porc, cet amiral de pacotille, vous dis-je, car je savais bien de quelles « connaissances » il voulait parler et à quel genre de cinéma il voulait faire allusion...

— Mon vieux, il ne faut pas me prendre pour un autre, lui dis-je. Des maisons comme A... on en a à Paris et ça n'a jamais rien appris à personne. Si je veux voir de « jolies petites femmes » comme tu dis, j'irai me baigner aux Catalans ou au Roucas, puis, je m'installerais à une terrasse sur la Cannebière. Je veux voir les quartiers de la misère et le quartier réservé, les bars de filles et les repaires des nerfs. Je veux passer une heure beate, tranquille et quasi pudique dans les estaminets de la rue Bouterie, en écoutant le dialogue des courtisanes. Je veux connaître le marchand d'opium et les marchands de coco, les traitants de Buenos-Ayres, les marchands de femmes, les acheteurs de filles et les Ravageurs. Je veux les voir par tes yeux et je veux les voir en ami, comprends-tu !

Il se décida et nous commençâmes un rapide voyage...

Dans les bas-fonds Ils ont pour pôles l'Hôtel de Ville et la Cathédrale, l'Hôtel Dieu et le fort Saint-Jean. Ils sont traversés par une cinquantaine de ruelles. Cinquante rues c'est peu et les bas-fonds de Paris en comptent bien davantage. Mais là du moins, la misère et le vice sont-ils groupés en une impressionnante cour des Miracles.

Il faut aller dans les vieux quartiers de Gênes



Marseille :

ou de Naples, pour voir dans une cité aussi vétuste des masures aussi branlantes. Il en est qui ne peuvent subsister que soutenues par des madriers qui occupent la moitié de la rue. Une marmaille glapissante, garçons et filles, en haillons, presque toujours pieds nus, met une vie étonnante dans ce campement de tous les exilés et de toutes les déchéances, qui serait sinistre, si le soleil n'y répandait sa lumière absorbante, avec une générosité sans pareille.

Aussi quelle différence n'y a-t-il pas entre l'atmosphère crapuleuse des quartiers louches de Whitechapel ou de Paris et la foire presque innocente de ce refuge de misérables. La pouillerie et le vice même y paraissent aimables. Et quand il ne s'y commet point de crimes, les cris qu'on y entend sont des cris de joie.

L'amiral et moi, nous y avons pénétré par la place Victor-Gelu, la parcourant en tous sens, de l'est à l'ouest et du nord au midi.

Dans les cabarets de la place Victor-Gelu se tient le rendez-vous diurne et nocturne des mauvais garçons de Marseille. C'est là que viennent les navigateurs, au retour d'un périple accompli autour de la terre, apporter aux marchands de drogues l'opium qu'ils ont dissimulé sous leur ceinture. C'est là que viennent les nerfs dont les femmes sont rue Bouterie, offertes sur le marché de l'amour, aux soldats, aux marins et à tous les émigrants du monde.

— Entrons ! N'as-tu point, là, des amis ? Le patron, un colosse, jette sur nous un regard méfiant. Dans un coin, des dockers, brûlés par le soleil, lampent à petits coups des verres de rhum, à côté de trois nerfs qui discutent d'une « affaire ». L'un crie :

— Moi, je te dis. Il n'a pas été malin ! Et la preuve c'est que c'est sa femme qui l'a vendu...

Une fille vient se frotter à nos vêtements. Tu n'a retrouvé personne que tu connais, l'amiral ! Sortons. Suivons le quai du port. L'armée du Salut y tient boutique à côté des repaires de souteneurs et d'assassins. Il y a même une belle maxime sur la porte. Voici le cabaret des hommes de couleur ; chaque soir des nerfs de race noire, qui tendent de plus en plus à remplacer les nerfs de race blanche, sans doute occupés à d'autres besognes, y charlestonnent sur des airs de jazz-band...

Continuons à suivre les quais : ils constituent les frontières du quartier maudit du côté de la mer. Les dockers et les marins y montent une garde somnolente, allant des bars aux pontons et s'employant à suivre pendant des heures entières, autour des pêcheurs, les lentes évolutions d'un hamac au fil de l'eau. Et si l'on y rencontre des filles faciles, on n'y voit point encore de ribaudes...

Voici, sur une autre frontière, le marché des pauvres bougres et des filles. C'est rue de la Casserie, près du vieil Hôtel-Dieu, sur les trottoirs et sur la chaussée, car la rue est des plus étroites. On est là en Espagne, en Italie, en Chine, en Pologne et en Palestine. On débite de tout dans ce caravansérail aux couleurs éclatantes, des pastèques et des poissons au ventre argenté, des cacahuètes et de la viande, des étoffes et des ustensiles de cuisine, des vêtements neufs et des vieilles chaussures. Parfois ce marché, qui tient de la halle et du marché aux puces, où l'on se piétine et où se hurlent des insultes en tous les dialectes, se déplace pour laisser le passage à une voiture.

— Eh ! mon joli, achetez-moi quelque chose ! m'a crié une marchande.

Trois mendiants, trois des plus belles illus-

trations du Vieux Port, se montrèrent. L'un avait le visage peint en or et il savait rester immobile pendant des heures, comme un soldat sous les armes. L'autre avait la spécialité de connaître le calendrier comme personne. Il suffisait qu'on lui dit le nom d'un saint, pour qu'il fixât la date et le mois correspondant à la fête votive et réciproquement. Le troisième était un arabe, vêtu d'une ample gandourah. Il se promenait chargé d'un pliant et d'une marmite. Il s'assit sur son pliant, enleva le couvercle de sa marmite, fit des incantations au-dessus du récipient, attendit qu'on y eut jeté quelques sous et s'en fut.

Nous sommes partis de l'Hôtel-Dieu pour visiter les campements où les misérables du Vieux Port ont planté leur tente. Des ruelles montent, parfois pavées en escaliers, d'autres serpentent en lacets, aboutissant à des impasses. Des verrous pendent à toutes les portes, énormes, massifs comme les portes elles-mêmes, où baillent de larges guichets grillés — ouvertures par où, m'a-t-on dit, les prostituées, quand elles n'étaient pas autorisées à occuper la rue, montraient autrefois leur visage aux passants...

Nous ne sommes point encore chez les ribaudes, ai-je dit, mais tout près. C'est un quartier d'émigrants. Toutes les femmes sont dehors, court vêtues, étalant des chairs qui ne sont point désirables. Elles se lavent, se peignent, peignent leurs enfants dans la rue ; elles récupèrent leur matériel de cuisine, en commun, formant des



Voici la Tunisie sur le

DE MARSEILLE



le vieux port.

groupes tumultueux. Voici le quartier italien où du linge immaculé pend sur des centaines de mètres, occupant parfois toute la largeur de la rue ; voici le quartier espagnol, où des voitures de fruits dorés sont garés sous les fenêtres.

Une enseigne chinoise, des yeux bridés et des visages couleur d'ivoire ; nous sommes en Chine. Voici l'Algérie représentée par un sidi aux dents blanches qui fredonne une mélodie. Des cris montent dans la rue : ce sont deux femmes polacks, qui de leurs fenêtres, s'interpellent, engageant une conversation intarissable.

Des soldats noirs, sont assis sur un trottoir, le regard perdu. Voilà ce qu'on voit, dans le quartier maudit, à la limite du quartier réservé, tandis qu'on entend surgir de cent bouges, encombrés de futailles, des airs de pianos mécaniques. Et de partout l'eau envahit ces ruelles d'où monte une odeur fétide ; parfois blanche comme si elle devait laver la rue ; parfois bleu, couleur de la lessive qu'une matrone fait devant sa porte ; parfois noire, couleur des ordures accumulées, mais charriant toujours d'énormes peaux de courges rouges et des centaines d'enveloppes de bananes...

Allons voir les monuments, murmura l'amiral. L'Hôtel de Ville, la prison, et au bout d'une rue mortante l'hôpital ; voilà les grands monuments du quartier maudit ; autant d'endroits où échouent un jour ou l'autre ceux qui vivent, naissent et meurent dans ce cloaque.



pavé brûlé de Marseille.

... Nous étions chez les ribaudes. Déjà dans une rue marchande, j'en avais vu qui s'offraient, aux portes des cabarets ; mais celles-là peignées, fardées, gardaient encore de la décence.

Rue de la Reynarde, où les rendez-vous tolérés de Cythère, se tiennent, sous des enseignes lumineuses, vingt vieilles femmes assises sur des chaises de paille, guettaient les passants. Et par les portes entrebaillées, on apercevait des filles en chemise.

— Entrez ! Venez boire une bouteille ! Rue de Lacydon, des jeunes gens s'accrochaient à notre bras, lançant des oeilades. Des hommes publics !

— Mon chéri, ne m'emmenez-vous pas ? Nous fûmes entraînés au coin Reboul dans un cortège de marsouins. Le grand marché de l'amour vernal, dans la rue la plus publique du monde, commençait. Nous étions rue Bouterie.

Des cages étroites, tapissées de vieilles affiches et de gravures de mode, garnies d'un lit et d'une table, où se dresse une lampe à huile, voilà les temples d'Aphrodite, dans le quartier réservé. Quelques centaines de femmes à peine vêtues, assises devant leur porte, matrones édentées, jeunes filles précocement vieilles, presque toutes échelées, telles étaient les prêtresses de l'amour.

Et autour de ces femmes dans cette étrange Cour des grâces, des enfants faisaient des rondes...

Nous suivîmes les marsouins, mais à peine avions-nous fait vingt pas que la casquette de l'amiral disparut, tandis qu'on enlevait mon chapeau. Dix femmes, s'offrant en même temps, nous saisissaient au collet. Il fallut battre en retraite.

— Est-ce donc cela les relations que tu as dans les bas-fonds, tempêtai-je. On ne s'établit pas cicérone pour aboutir à de tels mécomptes.

Et je me débarrassai de l'amiral...

L'homme de l'aventure

Je ne rencontrai l'aventure qu'à la nuit. Elle avait le visage d'un homme très blond ; aux yeux bleus, d'une cinquantaine d'années environ. C'était l'inspecteur-chef Simon qui allait en tournée dans les bas-fonds...

Nous avions rendez-vous à une terrasse de la Cannebière. Et tout de suite, Marseille prit un autre aspect...

— Il y a les bas-fonds que l'on voit et ceux que l'on ne découvre qu'à la longue, murmura-t-il.

Il fit une expérience place du Grand-Théâtre. Je suivais sans dire un mot ce curieux homme. Il donnait l'impression de connaître tous les repaires, tous les passants, comme s'il avait eu le pouvoir de voir à travers les murs et dans les âmes.

Et de tous les estaminets de la place, des hommes vinrent le saluer. Ils arrivaient comme des oiseaux qui guettent la becquée.

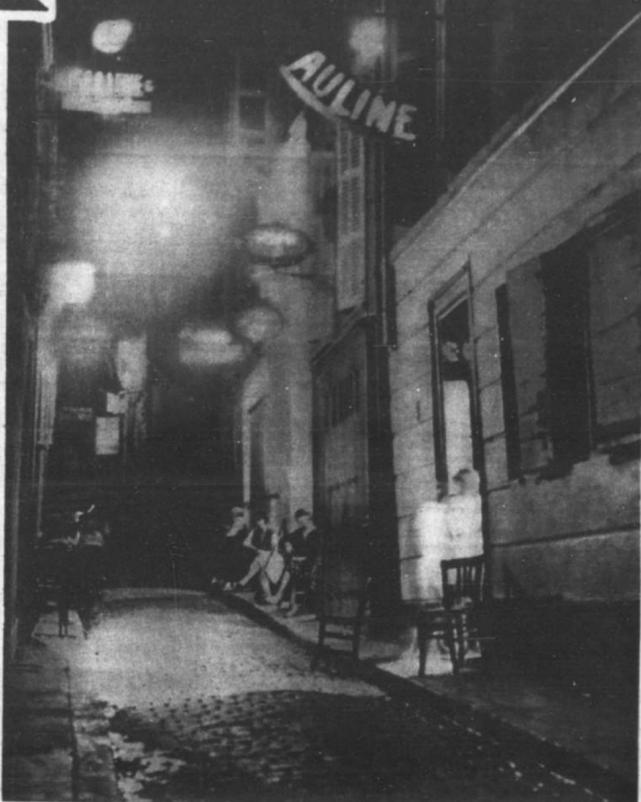
— As-tu encore de la drogue, demandait Simon, sévère.

— Oh ! monsieur Simon, fouillez-moi. Que j'aie en prison tout de suite, si je mens...

— Des trafiquants de drogues, me confia Simon. N'ont-ils pas l'apparence d'être honnêtes ? Voilà les véritables hommes des bas-fonds...

Nous passâmes de là dans un cabaret, proche de l'Alcazar, où les marchands de chair humaine, petits et grands souteneurs, tiennent leurs assises. Ceux-là faisaient figure de gentlemen et ils avaient de beaux brillants à leurs doigts.

— Voilà les pourvoyeurs de passagers clandestins à destination de Buenos-Ayres.



Rue de la Reynarde où se tiennent les rendez-vous tolérés de Cythère...

Nous traversâmes la rue de la République. Dans une ruelle adjacente, brillaient les lumières d'un bar qui avait, ma foi, fort bon aspect.

— Ici, reprit Simon, se réunissaient les bandits qui attaquèrent l'an passé, un garçon de recettes, dans les terrains vagues derrière la Bourse. Et le patron est en prison...

Nous revînmes au port. Simon fouillait l'ombre. Il trouva ce qu'il cherchait dans un groupe de vedettes : des corps entassés au fond des barques.

— Voilà les bas-fonds des sans-logis. Une barque glissait silencieusement sur l'eau tranquille :

— Je parierai bien que ce sont des ravageurs qui reviennent d'une expédition.

— Des ravageurs ?

— Oui, des pillards d'épaves et des voleurs de marchandises... Mais suivez-moi.

Plus alerte que je ne l'aurais supposé, il me faisait mener un train d'enfer. Il était dix heures quand nous arrivâmes aux portes d'un restaurant chinois de la rue Torte. Nous entrâmes.

Cinq annamites jouaient aux cartes et une dizaine d'autres, aux dominos à la mode de leur pays, avec d'étranges cartes et d'étranges dominos.

— Avez-vous de l'opium, questionna Simon.

— Bonjour, bonjour, répondait l'aubergiste, un vieux chinois, âgé, qui agita ses mains jointes et courbaît le dos.

Avant qu'on eut pu le retenir, Simon enjambait les barreaux d'une échelle raide qui conduisait à la soupenette. Les chambres étaient vides. Une lanterne chinoise répandait dans un coin, une faible lumière...

— Ici on fumait autrefois de l'opium. Nous avons épuré la boutique...

On fumait peut-être encore de l'opium au coin Reboul. L'essai-je jamais découvert ? Une lanterne brillait dans un escalier obscur ; c'était le seul indice qui révélait aux passants le repaire.

— Nous verrons cela plus tard ! Le dernier restaurant chinois où nous entrâmes était désert. Sans doute avions-nous été signalés. Le patron se coupaît la barbe devant une glace ; il ne se dérangea pas quand nous pénétrâmes dans sa boutique et ne répondit pas à nos saluts.

— Avez-vous de la drogue ? disait Simon. L'homme ne bougea point. Il nous regardait dans la glace. Je surveillais sa main et le rasoir et sa main frémissait. Et déjà je pensais au drame possible...

Simon alla vers une porte massive que d'épais verrous maintenaient à la muraille et défit les verrous. La porte grinça et s'ouvrit, déplaçant une énorme poussière. Nous étions dans une cour. Simon la traversa, ou-

vrit une remise, où pendaient encore au plafond des lanternes et des parasols.

— Il n'y a que quelques mois, on fumait encore ici...

Enfin, j'avais l'impression de pénétrer dans les bas-fonds secrets de Marseille et du moins pouvais-je me faire une idée de ceux qui existent encore et que l'on n'a point découverts.

C'est avec M. Simon que j'ai passé rue Bouterie, l'heure béate, tranquille et quasi pudique que j'avais demandé à l'amiral de me faire vivre. Sans doute voulut-on nous enlever nos chapeaux ; une grasse commère intervint et calma la horde déchaînée.

— Voyons mes petites, ne vous trompez pas, c'est M. Simon.

Les filles d'Aphrodite, devenues sages, ont dansé chaste ment au son du piano mécanique, avec des fusiliers-marins en bordée, s'entretenant avec nous de leurs petits soucis, déplorant la crise des affaires...

Elle était dépouillée de son mystère, la rue Bouterie. Il n'est pas été difficile d'y commencer une manille sans plus penser aux filles court-vêtues, qui tiraient leurs bas, sur leurs jambes mal faites. Elle était calme comme une bonne vieille rue de province, vus dis-je.

— Tout à l'heure, le sang coulera peut-être dans la rue, murmura Simon. Blancs contre noirs, blancs contre jaunes. Il ne faut pas se fier à la tranquillité apparente des bas-fonds. Savez-vous que nous avons arrêté 29.000 personnes l'an passé et que 2.400 malfaiteurs ont été déferés au Parquet...

Il me fallait un contraste. Aussi ai-je fini la nuit à la frontière du Vieux Quartier dans une brasserie où le champagne coule, tandis que de table en table, voltigent les accessoires de cotillon...

On installa une coupe sur ma table, que je n'avais pas commandée et on vint me dire à l'oreille le nom de mon hôte.

— Ce soir toutes les consommations sont à son compte. Il fête son passage à Marseille. Je saluai. Il y avait dans la salle une courtisane, célèbre par sa beauté et par la richesse de ses bijoux et dont je savais que l'amant secret avait été arrêté la veille, à la suite d'une fâcheuse histoire de drogues.

Notre hôte se leva et la pria à danser. La fille avait les yeux tristes... Avait-elle pleuré ? Car ce soir-là, son visage révélait quelques rides...

Ils tournèrent longtemps ensemble... Je me fis répéter leur nom, pour être assuré de ne pas me tromper. Non, c'était bien cela. La maîtresse fidèle du condamné de demain, dansait avec le fils d'un roi, au seuil des bas-fonds de Marseille !

(A suivre)

La chambre close

par Etienne GRIL

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS.
Le professeur Marlorin a reçu un ordre mystérieux : "Tu te suicideras le 2 juin". Ce jour-là, il tente en effet de se suicider devant son ami Singleton qui découvre chez le malheureux un étrange cas de doublement de personnalité. Le mystérieux individu qui vit tous les soirs, pendant deux heures, dans le corps du professeur Marlorin, fait à Singleton sa troublante confession.

Est alors que se développa en moi le désir normal, humain, de ne pas laisser à un rival ce que je ne pouvais avoir moi-même... nous péririons tous deux ensemble... je me donnai une dernière satisfaction : affoler par l'angoisse le professeur.

Le billet : "Tu te suicideras" était un aboulement ; c'était l'ultime vengeance. On savait que Marlorin était adversaire résolu du suicide ; on savait aussi qu'il n'était pas influençable et que rien ne pouvait affecter sa volonté. Eh bien, la balle qui lui trouerait la tête flanquerait tout cela par terre. Ce serait une belle tache rouge sur sa réputation. Le 2 juin, avant de nous envoyer dans l'au-delà, je détruirais tous les papiers pouvant, un jour ou l'autre, mettre sur la voie de la vérité et ce serait le mystère sans issue autour d'un cadavre et de deux personnalités.

Le jour où il se décida brusquement d'aller vous trouver, j'étais dans une fureur épouvantable ; j'ai eu tout de suite peur de vous ; je vous connaissais par Marlorin et je savais en quelle estime il faisait tenir votre perspicacité. J'ai eu peur, je l'avoue, mais je me suis ressaisi. J'ai fait des imprudences comme de vous répondre brutalement au téléphone, alors que j'avais décidé depuis toujours de ne jamais décrocher le récepteur ; je vous sentais au bout du fil. J'ai espéré que vous n'arriveriez pas à la solution avant la date fixée.

Il s'en est fallu de peu, remarqua Singleton. C'est tout ?

A peu près. J'ai commis une dernière imprudence, la plus grave peut-être, en attirant votre attention sur le revolver... J'ai essayé de me rattraper en endormant votre vigilance et en redonnant quelque confiance au professeur ; je ne me suis pas manifesté pendant les douze derniers jours.

Avez-vous toujours les mêmes intentions ? demanda Singleton en se levant et s'approchant du lit.

Est-il possible d'agir seulement ? C'est une autre question que nous allons étudier.

Les trois quarts de minuit sonnèrent dans le bureau... Vous sentez-vous en état de tenir encore un quart d'heure, monsieur Marlorin ? demanda Singleton.

Je crois que oui ; je lutterai contre le sommeil.

Alors, écoutez-moi bien : si le professeur Marlorin se suicidait maintenant, moi, Singleton, je révélerais la vérité au public ; la mémoire du professeur ne serait pas entachée ; on saurait qu'il s'agit non d'un suicide à aucun degré, mais d'une crise de folie, mais d'un véritable assassinat... Je m'emploierais à vous donner cette personnalité, à vous créer ce visage que tout le monde a ignoré jusqu'ici ; et l'on imprimera couramment : "L'Autre, l'assassin du professeur Marlorin. J'opposerais votre voix rude à la douce voix du professeur, votre écriture à la sienne, vos emportements à sa modération. Le professeur aura désormais été assassiné et ne se sera pas suicidé."

L'Autre, sur son lit, ne pensait même plus à la lutte ; il laissa tomber son visage dans ses mains et se mit à sangloter, en murmurant : Que faire ? Que faire ?

Puis il se redressa brusquement, s'essuya les yeux avec la manche de son pyjama et il tendit les mains vers le journaliste :

Monsieur Singleton, dit-il d'une voix lamentable, j'ai pensé une fois vous écrire. Aujourd'hui, je vous demande votre aide ; je vous appelle au secours comme j'appelle le professeur Marlorin pour lui-même. Que faire ?

Singleton allait et venait et fouillait les vêtements éparpillés sur le tapis. Il s'arrêta de nouveau auprès du lit :

Que faire ? dit-il. Je ne vois qu'une solution : en arriver enfin à la personnalité Marlorin à cette collaboration dont je vous parlais au début de notre conversation. Ce sera plus dur que si vous vous y étiez décidé il y a vingt ans ; mais il n'est jamais trop tard, si vous y mettez de la loyauté. Et moi, je vous crois capable de la loyauté puisque vous n'avez pas cherché à nuire davantage au professeur depuis si longtemps que vous le détestez... Je vais même plus loin. Vous ne vous arrêterez pas à cette collaboration ; il s'agit là d'intelligence et de volonté. Tous deux, vous avez de l'une et de l'autre à revendre. Soit par mon intermédiaire, les premiers jours, soit en passant vos deux heures chaque soir à écrire au professeur pour détailler votre personnalité, sans rien lui laisser ignorer, en vous exerçant à retrouver la voix du professeur, son écriture, son caractère, vous parviendrez rapidement, je crois, à une fusion de vos deux individualités. Vous entrez dans sa vie de jour et de nuit, vous vivez sa vie de nuit ; peut-être un jour ne vous éveillerez-vous plus et le professeur, qui sera désormais lui et vous, révéra-t-il. Dès lors, vous serez sauvés.

Mais sa femme ? Son mariage ? L'obstacle est sérieux, mais non insurmontable. Mademoiselle Legentil est intelligente et on pourra la mettre au courant ; j'en parlerai demain matin au professeur Marlorin... Merci, merci, cher ami !

L'Autre parlait déjà en professeur Marlorin, puis il traitait sans s'en apercevoir le journaliste de cher ami. Il s'excusa de ne résister au sommeil, supplia Singleton d'établir la liaison pour le lendemain soir en amenant le

professeur à renoncer à son voyage en Suisse ou à le retarder. Il s'allongea et s'endormit aussitôt.

Dès qu'il fut assuré que l'Autre était plongé dans un profond sommeil, Singleton chercha à tuer les heures. Il remplaça les vêtements dans la penderie et le lingé dans le placard vitré. Puis il prit des lunettes et se mit en devoir d'arracher les clous de la fenêtre et de la porte ; quand il entra dans le bureau éclairé, il eut un large soupir.

Ce n'est pas fini, dit-il, mais le plus dur est fait ; il faut que le professeur comprenne ; il s'arrangera ensuite avec sa femme...

Le journaliste eut un sourire en pensant à la tête que ferait Marlorin en apprenant les événements de la nuit. Il continua à arracher les clous, ouvrit tous les grands les portes, alluma paroi, jusque dans l'entrée, et il regagna la chambre. Le revolver traîna encore autour du radiateur ; il alla le glisser dans le tiroir de la table de nuit. Assis sur sa chaise,



— Les médecins affirment qu'aucun organe essentiel n'est touché, dit-il.

Il attendit. Ce fut long de guetter les sonneries des quarts, des demies et des heures ; il fuma sans arrêt. A six heures un quart, le professeur se retourna et ouvrit les yeux. Il reconnut immédiatement Singleton qui lui souhaita le bonjour et lui demanda s'il avait bien dormi.

Comme un loir, répondit Marlorin, et je m'éveille l'âme en fête. Il fait beau, j'espère ? Tiens, vous avez ouvert la porte ? demanda-t-il en sautant en bas du lit et en secouant la main du journaliste.

A partir d'une heure, j'ai pensé qu'il n'y avait plus de danger, et j'ai tout ouvert. Je ne savais à quel employer mon temps en attendant votre réveil.

D'alerte ? Non, mais j'ai vu l'Autre. Le sourire qui s'épanouissait sur les lèvres du professeur disparut aussitôt.

L'Autre ? Où ? Dans la chambre. A quelle heure ? A onze heures. Que me portez-vous là ? Par où est-il entré ? Par la porte. Clouée ?

Non, avant que je la cloue. Il était donc avec nous ? Les yeux du professeur s'arrondissaient et considéraient Singleton avec une stupeur inquiète.

Où, il était avec nous. Mais, puisque vous êtes préparé, il est inutile que je parle davantage par énigmes, rassons, si vous le voulez bien, dans votre bureau et je vous raconterai les événements de cette nuit agitée.

Marlorin n'interrompit pas une seule fois le récit de Singleton ; il ne fit pas un mouvement, sauf quand il fut question du retournement des doigts ; alors, il se frotta les mains, qui étaient un peu douloureuses.

rait de mauvais tours à la gentille petite fille... Si j'avais été atteint pendant mon enfance, on s'en serait aperçu... C'est vraiment regrettable... Singleton, qui s'apprêtait à recevoir d'autres remerciements plus chaleureux, s'inquiéta de ce détachement :

Alors, demanda-t-il, que décidez-vous, monsieur Marlorin ?

Que voulez-vous que je décide, cher ami ? Puisqu'il ne s'agit que de moi et que ma seconde personnalité est prête à entrer dans la voie des accomplissements, le cas se simplifie.

Mais votre mariage ? Et mademoiselle Legentil ?

Je me marierai toujours à onze heures. Puis-je changer quelque chose à ce qui est prévu ? Quant à mademoiselle Legentil, il est préférable, jusqu'à nouvel ordre et peut-être pour toujours, qu'elle ignore tout de cette sottise aventure. Je m'arrangerai avec l'Autre... Mademoiselle Legentil sait que je ne peux pas veiller au-delà de neuf heures en hiver et de dix heures en été. Alors, on pourra arranger les choses... Mais il est temps que je m'occupe de ma toilette...

Le coup a été rude, monologuait Singleton dans le taxi qui le ramenait vers la rue Jacob ; le malheureux est assommé et il va paraître encaissé superieurement le coup... Je voudrais qu'il fût

— Monsieur Singleton gémit Mlle Legentil. Elle aussi était blême et ses mains tremblaient. Derrière elle, son père ne pouvait pas détacher ses yeux de tout le sang répandu dans le bureau...

Il n'est que blessé, dit rapidement Singleton. Une balle dans la poitrine... C'est un accident... Il aperçut le revolver sur le tapis, à côté du fauteuil, et il connut le remords de ne pas l'avoir emporté ni même de ne pas avoir eu l'idée que le professeur pût avoir d'autres cartouches.

Venez, mademoiselle, dit-il, en entraînant Emilienne Legentil vers le salon. Nous ne pouvons rien pour lui ; les médecins feront leur devoir. Moi, j'ai à vous parler.

Mlle Legentil le suivit et tomba dans un fauteuil du salon ; comme ils étaient seuls, elle ne se retint plus de pleurer. Pas longtemps, car Singleton se mit à parler et ce qu'il dit dès l'abord était pour sécher les larmes :

Le professeur Marlorin ne s'est pas tué par accident ; il s'est suicidé... par amour... Par amour ? — Oui, par amour pour vous.

Elle ne pouvait comprendre, et Singleton s'expliqua. Il dit la visite que lui avait faite le professeur dans le petit salon du Nouveau-Monde, son enquête, les manifestations de l'Autre, les événements de la nuit précédente, son exposé du matin au professeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé ; le professeur a bien hésité, puisqu'il s'est habillé pour aller vous trouver et vous emmener à la mairie. Mais il a réfléchi aussi ; il n'a pas eu confiance dans la parole de l'Autre ; il l'a tué en se suicidant pour qu'il n'empoisonnât pas votre vie, comme il avait empoisonné la sienne...

Mlle Legentil n'avait plus envie de pleurer. — Croyez-vous, monsieur Singleton, demanda-t-elle, en la sincérité du repentir de l'Autre ? Elle avait de la répugnance à parler de quelqu'un qui n'existait pas.

Je suis certain de sa bonne volonté, répondit Singleton. — Pourriez-vous nous aider à refondre les deux personnalités du professeur Marlorin en une seule ? — Certes oui, mais vous... vous ? Car c'est de vous seulement qu'il s'agit...

Moi, j'aime le professeur Marlorin, qu'il soit simple ou double, et je veux qu'il ne souffre plus... C'est-à-dire, j'aime le professeur Marlorin, et je veux qu'il soit simple et heureux, et que les larmes aux yeux de nouveau... Singleton saisit sa main et la porta à ses lèvres. — Maintenant, nous le sauverons, dit-il, puisque vous le voulez.

La porte s'ouvrit et M. Legentil entra. Il n'était pas encore brillant, mais il essaya de sourire à sa fille.

Les médecins affirment qu'aucun organe essentiel n'est touché, dit-il.

Allo ! Allo ! — C'est vous, Berthe ? s'écria Singleton. Ici, Singleton...

Oui, c'est moi... c'est moi... — Le professeur Marlorin est parti ? — Il est mort, monsieur...

en entendant la détonation au moment où elle passait sur le palier du second, et Berthe, qui pleurait et se tamponnait les yeux avec son mouchoir.

La domestique aperçut Singleton et lui cria : — Il n'est pas mort, monsieur ; mais je le croyais bien à cause du sang.

Du sang, il y en avait sur le bureau, sur le tapis, sur le fauteuil. Singleton se précipita vers la chambre ; en passant devant une cheminée, il aperçut le rideau soulevé et des papiers brûlés.

Les lettres, murmura-t-il. Dans la chambre, il y avait trois agents, le commissaire et un docteur qui se penchait sur le lit. Le corps de Marlorin était étendu, revêtu d'une jaquette ensanglantée. Le professeur Marlorin s'était tiré une balle dans la poitrine ; le visage était blafard.

Nous ne pouvons pas le transporter, dit le médecin. Il faudrait téléphoner au deuxième médecin de service...

Un agent retourna dans le bureau, où se trouvait le téléphone, pendant que le médecin s'empressait de découvrir la poitrine, en coupant aux ciseaux les vêtements de cérémonie et la chemise...

Suicide ? interrogea le commissaire. Le médecin eut un geste d'incertitude.

Accident, dit Singleton en s'avançant. Le commissaire se retourna vers lui et le toisa : — Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Marcel Singleton, du Nouveau-Monde. — Je ne vous avais pas reconnu.

Il ne l'avait vu qu'une fois sept ans auparavant et il était excusable de ne l'avoir pas reconnu.

Vous croyez à un accident ? — J'en suis sûr. J'ai quitté le professeur Marlorin à neuf heures et je vous assure qu'il n'avait pas envie de se suicider, puisqu'il devait se marier à onze heures...

Il y eut un mouvement dans la pièce à côté ; le visage à la porte, étendit les bras en croix pour interdire l'entrée de la chambre ; Singleton aperçut le visage de Mlle Legentil et il se précipita.

M. Legentil accompagnait sa fille. Inquiets de ne pas voir arriver le professeur, qui devait être avenue Trudaine à dix heures, ils avaient téléphoné à dix heures et demi ; le professeur s'était excusé et avait annoncé qu'il partirait aussitôt.

A onze heures moins cinq, ils téléphonèrent de nouveau et Berthe leur annonça, comme à Singleton, que Marlorin était mort.

Monsieur Singleton gémit Mlle Legentil. Elle aussi était blême et ses mains tremblaient. Derrière elle, son père ne pouvait pas détacher ses yeux de tout le sang répandu dans le bureau...

Il n'est que blessé, dit rapidement Singleton. Une balle dans la poitrine... C'est un accident... Il aperçut le revolver sur le tapis, à côté du fauteuil, et il connut le remords de ne pas l'avoir emporté ni même de ne pas avoir eu l'idée que le professeur pût avoir d'autres cartouches.

Venez, mademoiselle, dit-il, en entraînant Emilienne Legentil vers le salon. Nous ne pouvons rien pour lui ; les médecins feront leur devoir. Moi, j'ai à vous parler.

Mlle Legentil le suivit et tomba dans un fauteuil du salon ; comme ils étaient seuls, elle ne se retint plus de pleurer. Pas longtemps, car Singleton se mit à parler et ce qu'il dit dès l'abord était pour sécher les larmes :

Le professeur Marlorin ne s'est pas tué par accident ; il s'est suicidé... par amour... Par amour ? — Oui, par amour pour vous.

Elle ne pouvait comprendre, et Singleton s'expliqua. Il dit la visite que lui avait faite le professeur dans le petit salon du Nouveau-Monde, son enquête, les manifestations de l'Autre, les événements de la nuit précédente, son exposé du matin au professeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé ; le professeur a bien hésité, puisqu'il s'est habillé pour aller vous trouver et vous emmener à la mairie. Mais il a réfléchi aussi ; il n'a pas eu confiance dans la parole de l'Autre ; il l'a tué en se suicidant pour qu'il n'empoisonnât pas votre vie, comme il avait empoisonné la sienne...

Mlle Legentil n'avait plus envie de pleurer. — Croyez-vous, monsieur Singleton, demanda-t-elle, en la sincérité du repentir de l'Autre ? Elle avait de la répugnance à parler de quelqu'un qui n'existait pas.

Je suis certain de sa bonne volonté, répondit Singleton. — Pourriez-vous nous aider à refondre les deux personnalités du professeur Marlorin en une seule ? — Certes oui, mais vous... vous ? Car c'est de vous seulement qu'il s'agit...

Moi, j'aime le professeur Marlorin, qu'il soit simple ou double, et je veux qu'il ne souffre plus... C'est-à-dire, j'aime le professeur Marlorin, et je veux qu'il soit simple et heureux, et que les larmes aux yeux de nouveau... Singleton saisit sa main et la porta à ses lèvres. — Maintenant, nous le sauverons, dit-il, puisque vous le voulez.

La porte s'ouvrit et M. Legentil entra. Il n'était pas encore brillant, mais il essaya de sourire à sa fille.

Les médecins affirment qu'aucun organe essentiel n'est touché, dit-il.

Allo ! Allo ! — C'est vous, Berthe ? s'écria Singleton. Ici, Singleton...

Oui, c'est moi... c'est moi... — Le professeur Marlorin est parti ? — Il est mort, monsieur...

— Le professeur Marlorin ne s'est pas tué par accident ; il s'est suicidé... par amour... Par amour ? — Oui, par amour pour vous.

Elle ne pouvait comprendre, et Singleton s'expliqua. Il dit la visite que lui avait faite le professeur dans le petit salon du Nouveau-Monde, son enquête, les manifestations de l'Autre, les événements de la nuit précédente, son exposé du matin au professeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé ; le professeur a bien hésité, puisqu'il s'est habillé pour aller vous trouver et vous emmener à la mairie. Mais il a réfléchi aussi ; il n'a pas eu confiance dans la parole de l'Autre ; il l'a tué en se suicidant pour qu'il n'empoisonnât pas votre vie, comme il avait empoisonné la sienne...

Mlle Legentil n'avait plus envie de pleurer. — Croyez-vous, monsieur Singleton, demanda-t-elle, en la sincérité du repentir de l'Autre ? Elle avait de la répugnance à parler de quelqu'un qui n'existait pas.

Je suis certain de sa bonne volonté, répondit Singleton. — Pourriez-vous nous aider à refondre les deux personnalités du professeur Marlorin en une seule ? — Certes oui, mais vous... vous ? Car c'est de vous seulement qu'il s'agit...

Moi, j'aime le professeur Marlorin, qu'il soit simple ou double, et je veux qu'il ne souffre plus... C'est-à-dire, j'aime le professeur Marlorin, et je veux qu'il soit simple et heureux, et que les larmes aux yeux de nouveau... Singleton saisit sa main et la porta à ses lèvres. — Maintenant, nous le sauverons, dit-il, puisque vous le voulez.

La porte s'ouvrit et M. Legentil entra. Il n'était pas encore brillant, mais il essaya de sourire à sa fille.

Les médecins affirment qu'aucun organe essentiel n'est touché, dit-il.

Allo ! Allo ! — C'est vous, Berthe ? s'écria Singleton. Ici, Singleton...

Oui, c'est moi... c'est moi... — Le professeur Marlorin est parti ? — Il est mort, monsieur...

— Le professeur Marlorin ne s'est pas tué par accident ; il s'est suicidé... par amour... Par amour ? — Oui, par amour pour vous.

Elle ne pouvait comprendre, et Singleton s'expliqua. Il dit la visite que lui avait faite le professeur dans le petit salon du Nouveau-Monde, son enquête, les manifestations de l'Autre, les événements de la nuit précédente, son exposé du matin au professeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé ; le professeur a bien hésité, puisqu'il s'est habillé pour aller vous trouver et vous emmener à la mairie. Mais il a réfléchi aussi ; il n'a pas eu confiance dans la parole de l'Autre ; il l'a tué en se suicidant pour qu'il n'empoisonnât pas votre vie, comme il avait empoisonné la sienne...

Mlle Legentil n'avait plus envie de pleurer. — Croyez-vous, monsieur Singleton, demanda-t-elle, en la sincérité du repentir de l'Autre ? Elle avait de la répugnance à parler de quelqu'un qui n'existait pas.

Je suis certain de sa bonne volonté, répondit Singleton. — Pourriez-vous nous aider à refondre les deux personnalités du professeur Marlorin en une seule ? — Certes oui, mais vous... vous ? Car c'est de vous seulement qu'il s'agit...

Moi, j'aime le professeur Marlorin, qu'il soit simple ou double, et je veux qu'il ne souffre plus... C'est-à-dire, j'aime le professeur Marlorin, et je veux qu'il soit simple et heureux, et que les larmes aux yeux de nouveau... Singleton saisit sa main et la porta à ses lèvres. — Maintenant, nous le sauverons, dit-il, puisque vous le voulez.

La porte s'ouvrit et M. Legentil entra. Il n'était pas encore brillant, mais il essaya de sourire à sa fille.

Les médecins affirment qu'aucun organe essentiel n'est touché, dit-il.

Allo ! Allo ! — C'est vous, Berthe ? s'écria Singleton. Ici, Singleton...

Oui, c'est moi... c'est moi... — Le professeur Marlorin est parti ? — Il est mort, monsieur...

— Le professeur Marlorin ne s'est pas tué par accident ; il s'est suicidé... par amour... Par amour ? — Oui, par amour pour vous.

Elle ne pouvait comprendre, et Singleton s'expliqua. Il dit la visite que lui avait faite le professeur dans le petit salon du Nouveau-Monde, son enquête, les manifestations de l'Autre, les événements de la nuit précédente, son exposé du matin au professeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé ; le professeur a bien hésité, puisqu'il s'est habillé pour aller vous trouver et vous emmener à la mairie. Mais il a réfléchi aussi ; il n'a pas eu confiance dans la parole de l'Autre ; il l'a tué en se suicidant pour qu'il n'empoisonnât pas votre vie, comme il avait empoisonné la sienne...

Mlle Legentil n'avait plus envie de pleurer. — Croyez-vous, monsieur Singleton, demanda-t-elle, en la sincérité du repentir de l'Autre ? Elle avait de la répugnance à parler de quelqu'un qui n'existait pas.

Je suis certain de sa bonne volonté, répondit Singleton. — Pourriez-vous nous aider à refondre les deux personnalités du professeur Marlorin en une seule ? — Certes oui, mais vous... vous ? Car c'est de vous seulement qu'il s'agit...

Moi, j'aime le professeur Marlorin, qu'il soit simple ou double, et je veux qu'il ne souffre plus... C'est-à-dire, j'aime le professeur Marlorin, et je veux qu'il soit simple et heureux, et que les larmes aux yeux de nouveau... Singleton saisit sa main et la porta à ses lèvres. — Maintenant, nous le sauverons, dit-il, puisque vous le voulez.

La porte s'ouvrit et M. Legentil entra. Il n'était pas encore brillant, mais il essaya de sourire à sa fille.

Les médecins affirment qu'aucun organe essentiel n'est touché, dit-il.

Allo ! Allo ! — C'est vous, Berthe ? s'écria Singleton. Ici, Singleton...

Oui, c'est moi... c'est moi... — Le professeur Marlorin est parti ? — Il est mort, monsieur...

— Le professeur Marlorin ne s'est pas tué par accident ; il s'est suicidé... par amour... Par amour ? — Oui, par amour pour vous.

Elle ne pouvait comprendre, et Singleton s'expliqua. Il dit la visite que lui avait faite le professeur dans le petit salon du Nouveau-Monde, son enquête, les manifestations de l'Autre, les événements de la nuit précédente, son exposé du matin au professeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé ; le professeur a bien hésité, puisqu'il s'est habillé pour aller vous trouver et vous emmener à la mairie. Mais il a réfléchi aussi ; il n'a pas eu confiance dans la parole de l'Autre ; il l'a tué en se suicidant pour qu'il n'empoisonnât pas votre vie, comme il avait empoisonné la sienne...

Mlle Legentil n'avait plus envie de pleurer. — Croyez-vous, monsieur Singleton, demanda-t-elle, en la sincérité du repentir de l'Autre ? Elle avait de la répugnance à parler de quelqu'un qui n'existait pas.

Je suis certain de sa bonne volonté, répondit Singleton. — Pourriez-vous nous aider à refondre les deux personnalités du professeur Marlorin en une seule ? — Certes oui, mais vous... vous ? Car c'est de vous seulement qu'il s'agit...

Moi, j'aime le professeur Marlorin, qu'il soit simple ou double, et je veux qu'il ne souffre plus... C'est-à-dire, j'aime le professeur Marlorin, et je veux qu'il soit simple et heureux, et que les larmes aux yeux de nouveau... Singleton saisit sa main et la porta à ses lèvres. — Maintenant, nous le sauverons, dit-il, puisque vous le voulez.

La porte s'ouvrit et M. Legentil entra. Il n'était pas encore brillant, mais il essaya de sourire à sa fille.

Les médecins affirment qu'aucun organe essentiel n'est touché, dit-il.

Allo ! Allo ! — C'est vous, Berthe ? s'écria Singleton. Ici, Singleton...

Oui, c'est moi... c'est moi... — Le professeur Marlorin est parti ? — Il est mort, monsieur...

— Le professeur Marlorin ne s'est pas tué par accident ; il s'est suicidé... par amour... Par amour ? — Oui, par amour pour vous.

Elle ne pouvait comprendre, et Singleton s'expliqua. Il dit la visite que lui avait faite le professeur dans le petit salon du Nouveau-Monde, son enquête, les manifestations de l'Autre, les événements de la nuit précédente, son exposé du matin au professeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé ; le professeur a bien hésité, puisqu'il s'est habillé pour aller vous trouver et vous emmener à la mairie. Mais il a réfléchi aussi ; il n'a pas eu confiance dans la parole de l'Autre ; il l'a tué en se suicidant pour qu'il n'empoisonnât pas votre vie, comme il avait empoisonné la sienne...

Mlle Legentil n'avait plus envie de pleurer. — Croyez-vous, monsieur Singleton, demanda-t-elle, en la sincérité du repentir de l'Autre ? Elle avait de la répugnance à parler de quelqu'un qui n'existait pas.

Je suis certain de sa bonne volonté, répondit Singleton. — Pourriez-vous nous aider à refondre les deux personnalités du professeur Marlorin en une seule ? — Certes oui, mais vous... vous ? Car c'est de vous seulement qu'il s'agit...

Moi, j'aime le professeur Marlorin, qu'il soit simple ou double, et je veux qu'il ne souffre plus... C'est-à-dire, j'aime le professeur Marlorin, et je veux qu'il soit simple et heureux, et que les larmes aux yeux de nouveau... Singleton saisit sa main et la porta à ses lèvres. — Maintenant, nous le sauverons, dit-il, puisque vous le voulez.

La porte s'ouvrit et M. Legentil entra. Il n'était pas encore brillant, mais il essaya de sourire à sa fille.

Les médecins affirment qu'aucun organe essentiel n'est touché, dit-il.

Allo ! Allo ! — C'est vous, Berthe ? s'écria Singleton. Ici, Singleton...

Oui, c'est moi... c'est moi... — Le professeur Marlorin est parti ? — Il est mort, monsieur...

— Le professeur Marlorin ne s'est pas tué par accident ; il s'est suicidé... par amour... Par amour ? — Oui, par amour pour vous.

Elle ne pouvait comprendre, et Singleton s'expliqua. Il dit la visite que lui avait faite le professeur dans le petit salon du Nouveau-Monde, son enquête, les manifestations de l'Autre, les événements de la nuit précédente, son exposé du matin au professeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé ; le professeur a bien hésité, puisqu'il s'est habillé pour aller vous trouver et vous emmener à la mairie. Mais il a réfléchi aussi ; il n'a pas eu confiance dans la parole de l'Autre ; il l'a tué en se suicidant pour qu'il n'empoisonnât pas votre vie, comme il avait empoisonné la sienne...

Mlle Legentil n'avait plus envie de pleurer. — Croyez-vous, monsieur Singleton, demanda-t-elle, en la sincérité du repentir de l'Autre ? Elle avait de la répugnance à parler de quelqu'un qui n'existait pas.

Je suis certain de sa bonne volonté, répondit Singleton. — Pourriez-vous nous aider à refondre les deux personnalités du professeur Marlorin en une seule ? — Certes oui, mais vous... vous ? Car c'est de vous seulement qu'il s'agit...

Moi, j'aime le professeur Marlorin, qu'il soit simple ou double, et je veux qu'il ne souffre plus... C'est-à-dire, j'aime le professeur Marlorin, et je veux qu'il soit simple et heureux, et que les larmes aux yeux de nouveau... Singleton saisit sa main et la porta à ses lèvres. — Maintenant, nous le sauverons, dit-il, puisque vous le voulez.

La porte s'ouvrit et M. Legentil entra. Il n'était pas encore brillant, mais il essaya de sourire à sa fille.

Les médecins affirment qu'aucun organe essentiel n'est touché, dit-il.

Allo ! Allo ! — C'est vous, Berthe ? s'écria Singleton. Ici, Singleton...

Oui, c'est moi... c'est moi... — Le professeur Marlorin est parti ? — Il est mort, monsieur...

— Le professeur Marlorin ne s'est pas tué par accident ; il s'est suicidé... par amour... Par amour ? — Oui, par amour pour vous.

Elle ne pouvait comprendre, et Singleton s'expliqua. Il dit la visite que lui avait faite le professeur dans le petit salon du Nouveau-Monde, son enquête, les manifestations de l'Autre, les événements de la nuit précédente, son exposé du matin au professeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui s'est passé ; le professeur a bien hésité, puisqu'il s'est habillé pour aller vous trouver et vous emmener à la mairie. Mais il a réfléchi aussi ; il n'a pas eu confiance dans la parole de l'Autre ; il l'a tué en se suicidant pour qu'il n'empoisonnât pas votre vie, comme il avait empo

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Les étranges fiancées



(Photo S.-G. Presse)

Les deux sœurs siamoises, Daisy et Violette Hulton, âgées de 16 ans, habitent à San-Antonio (Texas) et vont se marier prochainement... Quelles complications juridiques si, plus tard, l'une d'elles voulait divorcer !